

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

VINGT-QUATRIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1884

MONTREAL:

CIÉ. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL

1884

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

NORD-OUEST.

ANNALES DE L'ETABLISSEMENT DES SŒURS GRISES
A L'ILE A LA CROSSE. (1)

(Suite).

HÔPITAL ST-BRUNO, Ile à la Crosse, 1883

Ma Très Honorée Mère,

Le 25, le jour ne faisait que poindre et déjà la Ste Victime avait été offerte, en l'honneur de la Vierge Immaculée, pour la supplier de venir à notre secours, dans notre extrême détresse. Nous fîmes la Ste Communion à cette intention, puis Monseigneur et les hommes alierent tenter de nouveau à dégager la barge, laquelle tournait sans cesse dans le remous. Leurs efforts échouèrent comme la veille. Epuisés et las de fatigues, presque découragés, ils vinrent tous prendre leur maigre déjeuner, après trois heures de travail et d'efforts surhumains. Pendant qu'ils mangeaient silencieux et tristes, nous nous dirigeons en priant, les trois Sœurs et M. Luce Fortier, du côté de la barge. Juste au moment où nous arrivions elle sortait du remous pour suivre le courant de l'eau. Nous crions de toutes nos forces : la barge s'en va, vite, venez au plus tôt. Les hommes ne veulent pas nous croire. Enfin l'un d'eux, Charles Caisse, entendant redoubler nos instances, prend le chemin pour s'assurer du fait. Il revient en criant plus fort que nous : venez, vite. Et les autres hommes de s'élaner après lui. Les deux premiers rendus se jettent dans le canot et à tours d'avirons ils arrivent juste à temps pour l'empêcher de se briser dans un petit rapide : ils parvinrent, après mille efforts, à l'attacher, pendant que les autres venaient à leur secours par terre. A la vue d'une protection si visible, nous rendimes de vives actions de grâces à notre Divine Mère du Ciel.

Cependant la barge avait besoin de grandes réparations : pour comble de malheur, la boîte contenant les clous et les outils était perdue. Elle avait été oubliée dans la barge, lors du portage des bagages, et en tournant dans le remous l'in-

(1) Voir Annales de la Prop. de la Foi, No. 23, p. 166.

dispensable boîte était tombée dans l'eau : telles étaient, du moins, nos conjectures. Mais chose providentielle et inexplicable, nos montagnais la retrouvèrent, à leur grande surprise et à notre admiration, sur une pointe voisine. Ils se mirent donc en devoir de raccommoder la barge, pendant que les deux hommes de la Rivière Rapide allaient prier M. McKenzie de nous donner un cable, le nôtre étant perdu. Sans ces deux hommes, notre unique ressource eut été d'attendre le passage de quelques sauvages et d'emprunter leur canot, pour quatre jours au moins. Mais à l'époque où nous étions, la chose était fort incertaine, puisque ces pauvres gens s'enfonçaient alors dans les bois pour y trouver un campement d'hiver.

Là, encore, comme au Grand Diable, nous ramassâmes quantité de bluets pour économiser nos provisions qui s'épuisaient chaque jour.

Le 28, les deux envoyés vers M. McKenzie arrivèrent avec un cable. Ils étaient porteurs de deux lettres de condoléances de la part de M. le Ministre Hunt : l'une à l'adresse de Sa Grandeur, et l'autre à celle des Sœurs. Ce bon Monsieur envoyait en même temps un demi *toro* : présent qui arrivait juste à temps, puisque nous achevions le nôtre. Une fervente prière fut adressée au Ciel pour cette nouvelle attention de la part d'un frère séparé !...

Vers une heure, notre barge était prête, nous nous embarquâmes avec joie, bénissant Dieu qui nous donnait les moyens de continuer notre voyage.

Le 29, à 3½ heures, nous étions sur pied, les hommes criant de toutes leurs forces : *Embarque... embarque*. Nous avions bon vent. Dans l'après-midi nous fîmes un portage.

Le 30, à trois heures du matin, nous étions dans le Lac *Souris*. Vers cinq heures, nous prîmes terre. Comme c'était un Dimanche, Sa Grandeur dit la Sainte Messe, pendant laquelle nos Montagnais chantèrent avec un cœur et un entrain qui nous charmèrent. A midi, nous montions le rapide aux Serpents.

1er Octobre, mauvais temps, il plut toute la longue journée ; cependant nous n'en continuâmes pas moins notre voyage. Le 2, les Saints Anges nous arosèrent sans pitié.

Nous fîmes deux portages à la pluie battante ; aussi, étions-nous gelées et mouillées jusqu'aux os. Nous étions presque comme de vieilles voyageuses habituées à la misère... Le 3, nous marchâmes presque toute l'après-midi, à cause des petits rapides qui se suivent. Les chemins étaient affreux, mais la pensée que nous touchions enfin au terme de notre long voyage, nous donnait des forces. Le 4, à deux heures et demie du matin, un vigoureux *Benedicamus Domino* nous arrachait aux douceurs d'un sommeil réparateur. L'air froid et piquant nous forçait à être expéditives. Quelques minutes plus tard nous allions à la voile, le vent nous étant des plus favorables. Nous avançons avec une rapidité qui nous faisait oublier toutes nos misères passées. A cinq heures, nous prenions le Lac de l'Île à la Crosse. Vers midi nous longions une belle grande pointe de sable. En la détournant nous aperçûmes quelque chose dans le lointain. Nos cœurs battaient bien fort ; petit à petit, à travers les larmes qui coulaient de nos yeux, nous distinguâmes des maisons, une Eglise, dont le clocher supporte la Croix, instrument de notre salut ! Des hommes, des femmes, des enfants accourent de tous côtés et couvrent bientôt le rivage. Nous sommes encore trop éloignés pour leur parler, mais l'écho de leurs joyeuses fusillades dit et redit au cœur sensible et paternel de Monseigneur Grandin le bonheur, l'allégresse de ses chers enfants des Bois. Au milieu d'eux, nous distinguons trois robes noires. Leurs croix d'Oblats brillent aux rayons du soleil : ce sont les Rév. Pères Végreville et Moulin avec le bon et dévoué Frère Dubé. Enfin la barge aborde au rivage, tous tombent à genoux, et pour la première fois, comme Evêque, Monseigneur de Satala bénit son troupeau de l'Île à la Crosse. Sa Grandeur, pour se procurer la consolation de dire la sainte Messe, était restée à jeun pour descendre à nos sollicitations. Elle revêtit sa soutane violette, les Sauvages étaient ivres de joie ; ils chantèrent à la messe, avec un enthousiasme qui ne peut se décrire.

Pour nous, agenouillées pour la première fois au milieu de nos chers sauvages, sales, déguenillés, nos larmes coulèrent abondamment. Pendant que nos prières se mêlaient à leur chant, nous faisons à Dieu, en leur faveur, le sacrifice

de notre vie, de notre santé, de nos forces. Au sortir de l'église, les RR. Pères conduisirent Monseigneur dans leur maison, devenue évêché. Nous, nous n'avions pas de Sœurs pour nous recevoir et nous presser sur leur cœur. Nous fûmes donc invitées à suivre Monseigneur, et nous prîmes place à table. Le bon Frère Dubé nous servit un modeste dîner. Immédiatement après, Sa Grandeur et les RR. Pères nous proposèrent d'aller faire la visite de la maison qui nous était destinée. Permettez-moi de vous prier de nous accompagner, pour y voir en détail notre dénûment. Rien d'étonnant si, après 13 années écoulées, nous n'avons pu réaliser que fort peu de bien. Ce n'est encore que le grain de sénevé.

Notre maison, qui a 35 pieds sur 24, est en tout semblable à celle des RR. Pères de la Mission, à l'exception d'une allonge au bas étage de 10 pieds sur 24. Sur la façade, 2 fenêtres et au milieu la porte d'entrée. Ouvrons cette porte et entrons dans un corridor de 7 pieds sur 5, sur lequel se trouvent trois autres portes. Celle qui est à droite donne entrée dans la classe, éclairée par 4 châssis de 8 petits verres. La porte à gauche s'ouvre et notre chère M. Luce examine à loisir sa cuisine. C'est là qu'elle dépensera sa vie et ses forces ! Elle est surprise d'y trouver une table, une armoire, un poêle. Au fond, une toute petite chambre avec une table et un banc ; c'est notre réfectoire. Puis, revenons à l'entrée, en face, une porte s'ouvre et nous devons monter l'étroit escalier, qui conduit au second étage, divisé en 5 chambres, un petit corridor au milieu. La chambre du fond, étant la plus éclairée, est destinée pour la salle de communauté. Voici l'ameublement : 1 poêle, 2 tables, 1 armoire, 6 chaises. Une autre chambre sert de dortoir : des couchettes en bois brut, supportant une paille recouverte en peaux de buffle, en guise de draps des peaux encore, des couvertes de laine, un oreiller !..... C'est là que, chaque soir, nous irons reposer nos membres brisés par le dur labeur du jour écoulé.

Merci, mon Dieu, la Sainte Famille n'en avait pas plus à Nazareth !

Monseigneur avait placé notre Hospice sous le vocable de Saint Bruno : en conséquence la bénédiction s'en fit le

6 octobre, fête de ce grand saint. Ce même jour nous reçûmes un jeune Montagnais de 11 à 12 ans, épuisé par la maladie. Il sera la pierre fondamentale de l'Hospice. Quelques jours plus tard, 2 pauvres vieilles infirmes, de la même nation, nous arrivent. Nous les placâmes provisoirement à la cuisine, le second étage n'étant pas chauffé. Tous les jours qui suivirent notre arrivée furent employés à nettoyer notre maison qui n'était pas blanchie, mais seulement bousillée avec de la terre glaise. Le bon Frère Dubé, qui, jusqu'alors, avait fait l'office de cuisinier, nous céda ses droits, dès les premiers jours de notre arrivée, avec tout son appareil culinaire. Voici l'inventaire du service de table ; ce n'est pas à coup sûr celui du Windsor !... 1 douz. d'assiettes en faïence ; 5 tasses avec soucoupes ; 2 petits plats de faïence ; 2 verres, 4 assiettes à dessert, *don d'un bourgeois*, 6 cuillères et 6 fourchettes. Ce service incomplet ne servait cependant qu'aux grandes circonstances, à l'exception des tasses et des soucoupes. Pour le service ordinaire, il y avait 12 cuillères de fer, 10 couteaux et autant de fourchettes, 12 assiettes de gros étain, 3 petits plats de ferblanc, 1 petite bouilloire en ferblanc, 2 petits chaudrons et 3 fers à repasser. Tel fut le legs que nous fit le bon Frère Dubé.

Notre économie, notre bonne volonté, nos privations mêmes ne diminuèrent cependant pas celles des bons Pères ; au contraire, le personnel se trouvait augmenté de 7 personnes par notre arrivée et celle des pauvres, tandis que les provisions restaient les mêmes que pour trois. Elles consistaient en deux sacs de farine, 2 barils de sucre, que Monseigneur Taché envoyait tous les ans et dont la moitié passait aux engagés, puis quelques minots de patates et de blé. Nous vivions au jour le jour. Tous les matins le pêcheur nous apportait le déjeuner et le dîner des deux communautés ; pour le souper, il retournait visiter ses rêts... L'unique breuvage était de la tisane d'orge, sans sucre et sans lait, avec une toute petite galette noire faite avec du blé que le vieux moulin à bras du Fort ne cassait qu'en quatre.

Quelques semaines après notre arrivée, trouvant la quantité de poisson que le pêcheur nous avait apportée insuffisante, j'allai m'en plaindre à Monseigneur ; j'en reçus la

leçon suivante : “ Ma Sœur, recevons avec action de grâce ce que la Providence nous envoie et contentons-nous-en. Le pêcheur ne retient que ce qui lui est nécessaire pour lui, pour sa famille, et pour celle des autres engagés.”

Comme les froids commençaient à se faire sentir, les RR. Pères se partagèrent les travaux de notre maison, qui n'était pas encore achevée, afin que tout fut terminé pour la saison rigoureuse. Monseigneur se trouvait le premier partout, bousillant lui-même l'allonge qui devait leur servir de réfectoire. La soutane et les manches relevées, le saint évêque y mettait toutes ses forces. Puis, ayant terminé la mission qui est donnée tous les ans aux sauvages, ceux-ci s'enfoncèrent selon leur coutume dans les bois pour y choisir leur campement d'hiver.

Dès les premiers froids, Monseigneur, s'apercevant que nous en souffrions beaucoup, surtout à l'église, eut la bonté de convertir l'une des petites chambres du second étage en chapelle. Une table en planches brutes fut adossée à la cloison par des couplets et soutenue par deux petits poteaux bruts, comme la table, et recouverts bien pauvrement. Un petit gradin, tapissé en papier, fut placé sur cette espèce d'autel, avec un crucifix et deux chandeliers, et sur la cloison quelques images encadrées. C'est dans ce nouveau Bethléem que la Divine Victime daigna descendre des cieux et s'immola pour nous tous les jours, devenant notre pain, notre soutien, notre doux consolateur, dans les ennuis, les milles privations d'une mission naissante. Mais notre bonheur n'était pas complet : nous aspirions à posséder au milieu de nous le Dieu qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ! Monseigneur ne voulut pas nous refuser cette suprême consolation. Une pauvre petite boîte fut fixée à la cloison ; c'est là que, depuis 13 ans, nous tenons captif le Dieu d'amour ! C'est au pied de cette prison divine que nous puisons chaque jour force et courage pour supporter notre isolement et nos privations.

Le 17 octobre, nous avons la consolation de recevoir deux petits orphelins qui venaient de perdre leur mère ; ils étaient inconsolables. Nous les plaçâmes à la cuisine avec les trois autres, Gabriel, Marie et Thérèse Lafleur, la salle ou classe destinée à leur usage servant encore de boutique.

Le 31, vers 4 heures du soir, le Rév. P. Séguin ouvre tout d'un coup la porte en criant : " Monseigneur Taché." Nous ne pouvions y croire. Cependant, en voyant Sa Grandeur dans les bras de Mgr Grandin, il fallait se rendre à l'évidence, ce n'était pas l'illusion d'un songe. Il y eut immédiatement bénédiction du Saint-Sacrement, comme il se pratique toujours en semblables circonstances. Ensuite les deux saints évêques passèrent au nouveau couvent, où nous reçûmes, agenouillées, la bénédiction de notre premier Pasteur. Nous le conduisîmes directement à notre petite chapelle, où, après quelques minutes d'adoration, Monseigneur passa à la communauté.

En entrant Monseigneur soumit à Sa Grandeur la faveur qu'il nous avait accordée et les conditions qu'il y avait mises. Monseigneur Taché reprit : " Vous leur avez accordé le Saint-Sacrement pour l'hiver et bien moi, je le leur donne pour toute l'année." Comme nous lui offrions l'expression de notre reconnaissance, Sa Grandeur reprit : " En entrant " ici, j'ai éprouvé une si grande satisfaction de vous voir dans " cette pauvre maison. que j'ai pensé que Notre-Seigneur, qui " est si bon et qui vous voit si désireuses de le faire aimer, " doit en éprouver une plus grande joie de demeurer avec " vous."

Monseigneur nous fit connaître ensuite les motifs d'un voyage si imprévu. Des affaires importantes l'appelaient à N. D. des Victoires et au Lac Ste-Anne. Sa Grandeur avait voulu s'accorder, aux prix de dures fatigues, en pareille saison, la consolation de revoir sa chère Ile à la Crosse, la mission de son cœur, et disons-le aussi, pour consoler par sa présence et encourager de ses paroles les missionnaires qui s'y dévouaient, comme aussi pour conclure avec Mgr Grandin des affaires importantes. Pendant son trop court séjour à la Mission Monseigneur nous favorisa de sa visite tous les jours. Avec quelle émotion nous recueillions, pendant ces intéressantes conversations, quelques fragments de cette vie de sacrifices et d'affreuses privations, qui ont marqué les premières années de l'apostolat de l'humble et infatigable Père Taché. Un jour, Sa Grandeur nous fit faire la visite de son premier palais épiscopal, qui existait encore, mais

n'était plus habitable. « Ici, disait Monseigneur, en indiquant un certain endroit, était la chapelle, là était l'autel. « J'ai goûté, dans ce petit sanctuaire, les plus douces consolations de ma vie, et j'ai mille fois fait à Dieu le sacrifice de ma vie!... Ma chambre était dans ce coin-ci. J'étais fidèle à laver mon plancher tous les quinze jours. Quand j'arrivais de visiter mes rêts, je mettais le poisson dans ce coin-là, en attendant que j'eusse le temps de le préparer, et ordinairement je disais mon Bréviaire pendant que la marmite bouillait... » Une autre fois, en descendant de la Communauté, Sa Grandeur s'arrêta, et s'appuyant sur le bras de l'escalier, Elle dit : « Ceci est mon ouvrage : c'était la balustrade de notre première Chapel, sur laquelle je me suis appuyé si souvent pour prier, et où j'ai goûté tant de bonheur!... »

Mais les jours s'écoulaient rapidement et le cœur fait pour la jouissance se serrait en entendant prononcer le mot de « départ. » Le 21 Nov., fête de la Présentation de la Sainte Vierge, Monseigneur Taché vint, dans l'après-midi, presider à la Cérémonie de la rénovation de nos Vœux. Il nous fit une instruction, nous rappelant les sacrifices que nous avions faits, en laissant tous ceux qui nous sont chers. Il nous encourageait à poursuivre généreusement notre chemin, sans nous laisser abattre par les difficultés et les croix ! Les plaies étaient encore trop vives pour qu'elles pussent être ainsi touchées sans saigner. Aussi nous nous mimes toutes à pleurer... Le cœur paternel et sensible du Vénéré Prélat ne put contenir longtemps son émotion ; ses larmes se mêlèrent bientôt aux nôtres. Après avoir prononcé, d'une voix entrecoupée de sanglots, la formule de nos Vœux, nous passâmes à la Chapelle pour la bénédiction du Saint Sacrement. Personne n'eut la force de chanter. Monseigneur ouvrit le tabernacle, en sortit le Saint Ciboire, récita le *Tantum Ergo*, donna la bénédiction, et la cérémonie fut terminée.

Monseigneur Taché désirant vivement voir notre classe s'ouvrir, avant son départ, nous nous hâtâmes de la préparer.

Le 22 Nov., ma Sœur Pepin s'y installait donc avec 14 enfants. Sa Grandeur s'empressa de venir les voir, leur parla avec bonté et les bénit.

Le 23, huitième anniversaire du Sacre de Mgr Taché, l'Eglise était magnifiquement parée, pour le pays et les moyens : une pièce de coton blanc et une pièce de batiste bleue encadraient le chœur et tombaient en festons chaque côté de l'autel, qui est d'ailleurs très bien sculpté. Les gens du Fort firent entendre une joyeuse fusillade avant la messe pontificale. Ensuite, la mélodieuse voix de Mgr Grandin, trahissant les douces émotions de son âme et montant vers les cieux, suppliante comme sa prière, en faveur du Pasteur que nous fêtons en ce jour, résonna doucement dans les murs de notre chère petite Eglise.

A la fin de la Messe, il y eut un combat d'humilité entre les deux saints Evêques ; ce fut à qui donnerait la préférence à l'autre pour bénir les assistants. La conclusion fut que tous deux, mitre en tête et crosse en main, entonnaient le "*Sit nomen Domini benedictum*" et béniraient le peuple qu'ils aimaient d'un seul cœur. Ce terme mit l'accord de part et d'autre.

Ce jour de réjouissance s'écoula rapidement, le lendemain venait trop tôt, c'était celui du départ... Le 24, à deux heures du matin, Monseigneur Taché dit la Sainte Messe dans notre petite chapelle, prit son déjeuner, bénit toutes les personnes de la maison, chaussa ses raquettes et se dirigea vers le Lac Labiche. Nous le suivîmes longtemps des yeux jusqu'à ce qu'il eut entièrement disparu ; mais nos prières et nos vœux l'accompagnèrent jusqu'au terme de son voyage.

Le 25, nous reçûmes une autre orpheline qui venait de perdre son père et sa mère. Ce même jour, notre bonne Sœur Pepin fit l'ouverture de sa classe. L'enseignement est toujours une tâche pénible, même dans les pays civilisés. Pour s'en acquitter dignement, il faut avoir du dévouement, de l'abnégation, il faut avoir un but fixe : Dieu, ou son intérêt personnel. Quiconque a eu à lutter contre le dégoût et l'ennui que produit une classe par sa monotonie, comprendra un peu ce qu'il fallait de zèle et de dévouement à ma Sœur Pepin, pour ne pas se décourager et douter du succès. Il fallait voir ces enfants, à leur entrée dans la classe, les petits garçons, à l'air indépendant et hautain, se chicanant, se tirillant les uns les autres, parlant à tue-tête et dans une

langue que nous ne comprenions pas, ne répondant aux paroles que nous leur adressions que par un gros éclat de rire ; car ils ne comprenaient pas un seul mot de français. Au premier repas que ma sœur Pepin leur servit, l'un d'eux renversa par terre ce qui restait dans la chaudière, au grand applaudissement des camarades, qui s'amusaient à nos dépens. Ils mangeaient tout ce qui leur tombait sous la main ; il fallait soustraire tout ce qui pouvait exciter leur avidité. Ainsi le soir, si l'on n'avait eu la précaution de cacher la chandelle, nous étions certaines, le lendemain, de ne retrouver que la mèche. Le premier enfant qui avait la bonne chance de mettre la main dessus faisait festin et la mangeait en la savourant comme un bonbon. Toutefois, je ne voudrais nullement augmenter la somme de défauts de nos chers petits sauvages, en les taxant de vols. C'est un principe reçu dans le pays que, prendre quelque chose pour manger, ce n'est pas voler. Il fallut une grande patience et beaucoup de douceur jointes à une dose d'énergie pour maîtriser ces natures sauvages et rebelles. Que de temps et de patience ne fallut-il pas, seulement pour leur apprendre à manger. Ces pauvres enfants ne mangeaient pas, ils dévoraient. Quelle patience ne fallait-il pas encore pour amener au joug de l'obéissance ces enfants habitués à ne faire que leur volonté ; car dans le pays, en effet, un garçon de 10 à 12 ans est grand ! *trop homme !* comme ils disent, pour se soumettre à ses parents : ils les regardent seulement comme obligés de leur fournir la nourriture et le vêtement. La mère, la pauvre mère, dont la tendresse et la sollicitude égalent celles des mères des pays civilisés, ne recueille en retour de ses soins et de ses prévenances qu'une froide indifférence ! Souvent, hélas ! elle est méprisée et traitée avec une grossièreté révoltante. Son autorité est tous les jours méconnue ! Cette disposition déplorable venait en grande partie de l'ignorance des parents qui ne connaissaient presque aucun de leurs devoirs. Ainsi, par exemple, c'était un amusement pour un père de donner un bâton à son enfant de 3 ou 4 ans en lui disant : " Va frapper ta mère ! " et toute la famille de s'en amuser, n'y voyant qu'un jeu d'enfant. Ceci et mille choses semblables empêchaient l'amour filial et la crainte respec-

tueuse dans ces jeunes cœurs. Il est facile de concevoir que ces enfants, grandissant avec de tels principes et se trouvant sous l'autorité d'une sœur, durent se montrer au naturel. Car, à leurs yeux, entre une Sœur ou leur mère, il n'y a de différence que l'habillement. Il fallait donc beaucoup de prudence et de douceur. Il s'agissait de prendre sur ces dures natures l'autorité et l'ascendant, sans les brusquer, ni les humilier. Il fallait surtout le secours du ciel et la bénédiction du Père Céleste. Nous pouvions semer, mais Dieu seul pouvait donner l'accroissement. Ma Sœur Pepin, à qui la principale tâche était dévolue, le sentait et nous le sentions aussi, et pendant que cette dévouée Sœur donnait ses soins, se dépensait du matin au soir pour ces chers enfants, nous priions Dieu de bénir ses efforts et de les couronner de succès. Tout en travaillant à se faire craindre et respecter des enfants, elle cherchait en même temps à s'en faire aimer. Entre les classes, elle les faisait jouer et prenait part à leurs jeux ; elle leur chantait des *airs gais* pour les faire danser. Peu à peu elle gagna la confiance de ces petits mutins et les attacha à notre école, qu'ils étaient libres de fréquenter ou d'abandonner selon leurs caprices, les parents étant trop faibles et ne comprenant pas les précieux avantages de l'éducation et de l'instruction de leurs enfants. Ces sorties fréquentes et volontaires nous firent adopter un tempérament entre une réclusion complète et ces sorties libres. Nos petits sauvages, quoique pensionnaires, avaient la faculté de passer le dimanche et le jeudi chez leurs parents.

La rétribution pour chaque enfant était de £1.0.0 Sterling, par année. Les deux premières années les parents chauffèrent la classe, mais ensuite la mission dut s'en charger.

C'était dans une salle de 14 pieds sur 24, servant à la fois de dortoir, de réfectoire, de salle de récréation et de classe, que notre dévouée Sœur Pepin passait sa journée entière, avec 8 filles et 6 garçons. C'était une surveillance de tous les instants.

Je me fis un devoir et un bonheur de consacrer une partie de mon temps à soulager ma Sœur Pepin dans sa rude tâche. J'allais donc tous les jours apprendre à nos petites filles à coudre ; raccommoder le linge était pour elles un

mystère, préparer les aliments avec propreté, des gestes *sans desseins*, bons pour les Sœurs, ou *les mangeurs de lard...* etc. etc.

Dès le commencement des classes, les garçons couchèrent à l'Evêché. Ils arrivaient le matin à 5½ heures, et ne repartaient qu'à 8 heures du soir. Il fallait suppléer à ce qui manquait à leur éducation première; il fallait remplir à leur égard la tâche de la mère et descendre dans les détails. Notre première occupation fut d'essayer de leur faire contracter l'habitude de se laver et de se peigner tous les matins. Jusque-là, leur unique et plus grand agrément avait été de courir dans les bois, en tous sens, pour s'y amuser ou selon l'expression du pays "ramasser des graines," il fallait donc leur montrer que l'on pouvait s'amuser raisonnablement et plus tranquillement; que l'on pouvait jouer sans se déchirer et se battre. De plus, il était nécessaire de les former à des manières plus sociables, car, pour eux, parler et répondre poliment était une chose ridicule, et qui provoquait le rire. Tels étaient les enfants que les Sœurs virent se grouper autour d'elles, à leur arrivée à l'Île à la Crosse, en Nov. 1860. Ce n'était certes pas un milieu attrayant pour la nature, mais nous les aimions pourtant ces pauvres enfants des bois! Nous étions venues exprès, de bien loin, nous avons tout quitté pour venir à leur rencontre; nous nous mîmes donc de grand cœur à l'œuvre. Dieu aidant, quelques mois seulement après les premiers efforts, il s'opéra un grand changement dans ces pauvres enfants. A la voix de leur maîtresse tous se taisaient et s'empressaient d'obéir. Quelques-uns parmi eux commençaient à comprendre passablement le français.

La fête de Noël arriva. Malgré le froid et la neige un bon nombre de sauvages quittèrent leur campement d'hiver pour venir à la Mission. Une petite crèche avait été préparée, et sur un peu de paille, un bel Enfant Jésus, (présent des bonnes Sœurs d'Ottawa), était couché. C'était quelque chose d'attendrissant que le spectacle de nos chers Sauvages, émerveillés de la représentation du Divin Enfant Jésus. Les uns s'écriaient : Aïe ! aïe ! aïe ! les autres Ta ! ta ! ta ! Puis ils se communiquaient leurs impressions tout haut. Le Sei-

gneur, toujours si bon, devait, ce me semble, sourire à l'aimable laisser aller de ces pauvres enfants des Bois, en sa divine présence. Ce qui contribua beaucoup à rehausser la beauté de la fête et qui flatta nos bons Montagnais, ce fut d'entendre notre bonne Sœur Pepin chanter en leur langue quelques cantiques. Dieu bénit son courage et sa bonne volonté, car elle réussit passablement à rendre ces sons si difficiles.

ANNÉE 1861.

Le 6 février, pendant la veillée, nous entendions crier : Les lettres ! les lettres ! Un éclair de bonheur brille sur tous les fronts, la joie inonde tous les cœurs. Après une demi-heure d'attente, Monseigneur Grandin nous apporte nos lettres. Avec quel empressement nous brisons ces cachets, avec quel bonheur nous recevons des nouvelles de ceux que nous aimons. Ah ! qui a bu à la coupe de l'ennui et de l'isolement comprendra ce que l'arrivée du courrier fait au cœur des Missionnaires du Nord ; de même que l'on aura une idée de la tristesse qui doit s'emparer de nous quand, au lieu de la douce et si légitime jouissance que l'on se promettait, nous nous apercevons, à notre grande déception, qu'il n'y a pas de lettres pour nous... Que le cœur est triste et qu'il lui est difficile de se résigner à attendre *six grands mois* !

Après la Fête de Pâques nous avons la douleur d'apprendre l'incendie de l'Evêché et de la Cathédrale de Mgr Taché. Cette nouvelle affligea tous les Missionnaires, mais surtout Mgr Grandin.

L'automne avait été tardif, le printemps le fut également. Le 3 mai, par une belle journée, nous allâmes nous promener sur les îles, où les femmes du Fort faisaient du sirop de bouleau. Nous traversâmes le lac sans inquiétude, la glace étant aussi solide qu'en Janvier ! Un printemps si tard fit subir de grandes pertes à la mission. La provision de foin étant épuisée, les animaux qui avaient été à la ration tout l'hiver durent chercher leur vie dans les champs et sous la neige : trois vaches moururent de misère et de faim. Notre pauvreté était si grande que nous les *mangeâmes quand même* : nos estomacs épuisés nous firent passer par dessus

les répugnances. Oh ! que la faim produit d'excellents actes de mortification.

Cependant, Mgr Grandin devançait de ses vœux et de ses prières le moment où il pourrait aller consoler les RR. Pères de la Grande-Rivière, qui le demandaient avec instance. Sa Grandeur s'y rendit bientôt. Le 3 juin, notre beau et grand lac était libre ; de tous les points nous apercevions des canots, glissant sur cette belle masse d'eau limpide et pure. C'étaient nos chers sauvages qui arrivaient pour la mission. Monseigneur voulut bien, en leur considération, faire une seconde procession avec le S. Sacrement. Nous préparâmes trois repositoires ; nous y mîmes tout ce que nous avions de beau et de propre. Le dais était fait de flanelle blanche, parsemé de petites étoiles de papier de couleur et entouré d'une dentelle unie. C'était la pauvreté même ; mais nos chers sauvages paraissaient émerveillés de ce qu'ils voyaient et notre Divin Sauveur eut notre bonne volonté pour agréable je l'espère.

Le lendemain, Dimanche, au son de la cloche, toutes les loges se vidèrent : hommes, femmes, enfants, tous se rendirent en courant à l'Eglise. La foule était tellement compacte, que nous eûmes grande difficulté à nous rendre à notre banc. Monseigneur officia pontificalement. Les assistants chantèrent la messe et les cantiques. A mon goût, c'était beau ! c'était la ferveur primitive ! La procession se mit en marche précédée d'une croix de bois, les enfants de l'Ecole en tête, les femmes venaient ensuite avec les enfants. La petite bannière de Saint Jean-Baptiste, *l'unique dans le pays*, était suivie des hommes. Le dais et les rubans étaient portés par huit vieux Sauvages, courbés et appuyés sur leurs bâtons, revêtus, hélas ! de trop courts habits sauvages, la couverture passée en bandoulière sur les épaules, et les cheveux épars. C'était au milieu de ce cortège, qui eut offensé un grand de la terre, que le Saint Sacrement s'avancait. La procession marchait lentement, en ligne droite, chaque côté du chemin, dans un respectueux silence. Arrivée au reposoir, l'Auguste Victime fut exposée sur le modeste autel que nous avions préparé. Nous ne pouvions retenir nos larmes, en voyant ce long défilé de sauvages, sales, couverts de ver

mine, déguenillés, et cependant prosternés dans un saint recueillement, adorant le Dieu bon qui, ne faisant acception de personne, voulait bien fixer son séjour au milieu de cette tribu sauvage, aussi amoureusement qu'au milieu d'une célèbre cité d'Europe.

La cérémonie étant finie, Monseigneur Grandin nous bénit et s'embarqua avec le Frère Boisramée, dirigeant son frêle esquif vers le portage La Loche. Le zélé et infatigable Prélat n'emportait, pour toute provision de voyage, que du poisson sec, pilé, arrosé avec un peu d'huile de poisson. C'était bien juste pour l'empêcher de mourir de faim. Le cœur nous faiblissait de peine ; nous étions sous l'étreinte d'une douleur poignante ; mais que faire ? Nos provisions étaient épuisées depuis longtemps : pas une seule bouchée de viande, pas une pincée de *toro*, pas un grain de riz. Nous n'avions absolument que la pêche et encore nous faisait-elle souvent défaut. Nous levions souvent les yeux vers Celui qui nourrit, avec tant de libéralité, les petits oiseaux du Ciel, le suppliant de prendre pitié de nous et nous reprenions force et courage.

Par les Barges de la Rivière Rouge, qui nous surprirent le 7 juillet, nous avons la douleur d'apprendre la mort de notre digne et regrettée Mère Valade, Supérieure Provinciale et Fondatrice de notre maison de St-Boniface. Elle aussi, cette chère Mère, avait goûté, longtemps avant nous, à l'amère calice du sacrifice et de la privation. Saint Boniface d'alors, était l'Île à la Crosse d'aujourd'hui. Oh ! sainte devancière dans la vie missionnaire, veuillez, du haut du ciel où vous jouissez de la récompense de vos durs labeurs, sur la route de celles qui marchent sur vos pas, afin que leur courage ne défaille pas !

Le bon Dieu permit que, toute cette première année, nous eussions à savourer les misères, les difficultés et les désagréments attachés à la vie de missionnaire. Par une exception singulière, cet été, le vent se faisant sentir rarement, la belle nappe d'eau de notre immense Lac n'était plus agitée par cet élément ; de grandes herbes y crûrent à une hauteur prodigieuse et se couvrirent d'une mousse verte, laquelle se détachait à la moindre brise et donnait à l'eau un goût si désagréable, la rendait tellement épaisse, impotable et

mauvaise, que, pour en boire, il fallait que la soif fût devenue vraie souffrance. Il fallait filtrer l'eau pour s'en servir pour faire la cuisine et, malgré cette précaution, les aliments en conservaient un mauvais goût. C'était un surcroît de travail pour nous; au temps du lavage, il fallait couler cette eau et encore le linge gardait-il une teinte verte.

Dans le cours de Juillet, la pêche manquant absolument, nous fûmes forcées de donner vacance à nos enfants, n'ayant rien, rien absolument pour les nourrir.

Au mois de septembre, nous reçûmes, par les Barges de M. Deschambault, quelques ornements d'Eglise, des surplis pour les enfants de chœur, des fleurs détachées, venant de France, ainsi qu'un petit Harmoninum. Les sauvages brûlaient d'envie d'entendre la *Boîte qui chante* ! Ils ne furent satisfaits que quand notre bonne Sœur Pepin, mettant encore sa bonne volonté à contribution, et oubliant qu'elle n'était pas musicienne, leur fit entendre les premiers sons de cette mystérieuse *Boîte, qui chantait comme du monde* ! et qu'ils avaient amenée avec tant de précaution. Il paraît que cette bonne Sœur avait une bonne exécution aux oreilles de nos bons sauvages, puisque l'un des Rév. Pères, excellent musicien, ayant touché la *Boîte*, un jour de fête où tous les Sauvages étaient réunis, aussitôt après la Messe, ils allèrent demander à Monseigneur de faire jouer la Sœur plutôt que le Père parce que cette dernière la faisait chanter plus fort.

1862.

Les quelques secours que nous avons reçus nous avaient permis d'augmenter le personnel de notre maison. Nous comptons donc deux vieilles, 17 enfants, dont 5 orphelins. Un grand nombre d'enfants abandonnés réclamaient la même charité, mais les moyens manquaient, tant pour la nourriture que pour le vêtement, car jusqu'à cette époque nos orphelins et nos petites orphelines étaient habillés en cuir. Après chaque lavage, c'était tout une affaire que de redonner la forme première à ces vêtements, devenus au contact de l'eau, tout en longueur, ou tout en largeur, et nous n'étions nullement d'humeur de les tirer et amollir avec les dents, comme le font les femmes du pays.

Vers la fête de Pâques le Bon Dieu permit que la pêche manquât tout à fait. Nous ne nous nourrissions, missionnaires et enfants, qu'avec du bien mauvais poisson, gelé et dégelé plusieurs fois, et, pour être véridique, que nous avions mis de côté pour la nourriture des chiens de la Mission. Le démon, jaloux, sans doute, du bien que nous nous efforcions de faire, avait intérêt à traverser nos humbles efforts ; il profita donc des épreuves que la Providence nous ménageait pour nous nuire, et faire tomber notre petite École. Quelques langues se délièrent dans les environs de la Mission : on disait que les enfants de l'École se mouraient de faim ; qu'ils couraient sur la grève, poussés par la faim, pour chercher quelques poissons morts, pour s'en nourrir. Un commis de l'Hble Compagnie, dont les enfants étaient pensionnaires, étant venu au Fort de l'Ile-à-la-Crosse, pour des affaires particulières, reçut, en laissant son poste, la recommandation d'un engagé de retirer ses enfants, en même temps que les siens. Ce bon Monsieur, trop gentilhomme, pour s'enquérir de la vérité auprès de nous, demanda et obtint une journée de congé pour ses enfants, les questionna tout à l'aise et apprit par ce moyen la vérité : c'est-à-dire, qu'ils mangeaient parfois du mauvais poisson, tels que brochets, carpes, turlibis, même du poisson sec, mais qu'à tous les repas ils avaient quelque chose à manger et assez pour se rassasier. On les crut sur parole, les bruits cessèrent, les enfants restèrent et la classe continua comme par le passé.

Ce ne fut qu'un an plus tard que ce Monsieur nous dévoila son stratagème à l'occasion de plaintes semblables qui circulèrent de nouveau.

Cependant nos pauvres gens commençaient à comprendre les avantages d'une bonne instruction, par le changement notable qui se faisait chez leurs enfants. Malgré cela il fallait encore ménager leur faiblesse et nous faire tout à tous pour obtenir d'eux de ne point priver plus longtemps leurs enfants du bonheur qui leur était offert. Il fallait aller les trouver et leur dire d'envoyer leurs enfants à l'École ; et encore, en se rendant à notre invitation, croyaient-ils nous obliger beaucoup et même nous faire honneur !...

A la fin de mai, le Rév. P. Faraud nous faisait clôturer

un beau et grand jardin, près de notre maison. On y fit passer la charrue. Nous eûmes un homme pour tracer, creuser les allées et briser la tourbe. Nous l'arrosâmes de nos sueurs à peu près inutilement cette première année. Car nous ne récoltâmes, à l'automne, qu'un peu d'oignons, quelques gousses de pois, qui ne mûrirent pas, et trois ou quatre choux de Siam. Nous plantons et nous arrosons, mais c'est Dieu, quand il lui plaît, qui donne l'accroissement !

1863.

La Divine Providence qui, dans des vues d'amour, s'était plu à nous soumettre à de nombreuses et dures épreuves depuis notre arrivée, nous ménagea, au commencement de cette nouvelle année, une épreuve d'un autre genre. Nous souffrions beaucoup du froid dans notre maison, surtout la nuit. Ma Sœur Boucher, qui ne supportait tant de privations que par sa rare énergie, succomba pourtant. Elle était atteinte d'une fluxion de poitrine : ce qui nous donna de sérieuses inquiétudes ; mais Dieu eut pitié de notre isolement ; il entendit nos prières et cette chère Sœur se rétablit assez promptement et put vaquer de nouveau à son office. Elle avait le soin et l'entretien du vestiaire des missionnaires. A la fin de mars, le Rév. P. Faraud était cloué sur son lit par un douloureux rhumatisme inflammatoire, qui le crucifia pendant plus d'un mois. Nous passâmes six jours et autant de nuits près de lui ; mais, Dieu aidant, les soins et les remèdes rétablirent une santé si précieuse !

Le Saint Jour de Pâques fut pour nous un jour de douces consolations. Nous avons le bonheur de voir 7 de nos chers élèves, dont 4 garçons et 3 filles, s'asseoir pour la première fois au banquet eucharistique. Ces bons enfants étaient heureux, c'était le plus beau jour de leur vie ! c'était aussi le plus beau de notre vie de missionnaires !... Nous récoltions les prémices de nos fatigues et de nos sacrifices !...

Le 13 juillet, les barges de la Rivière Rouge apportaient au Rév. P. Faraud les Bulles qui le nommaient Evêque d'Anemour, avec l'ordre de passer immédiatement en

France, pour y recevoir la Consécration Episcopale. En conséquence, le 31 juillet, nous disions adieu à ce vénéré et dévoué Prêlat, qui s'était acquis notre profonde vénération et notre vive reconnaissance par de nombreux bienfaits. Notre bien chère Sœur Boucher, que nos Supérieures de la Rivière Rouge rappelaient à cause du dépérissement de sa santé, s'embarquait, avec une jeune fille, dans les barges de M. Bruce et sous la garde de Sa Grandeur. Le départ de cette chère et dévouée compagne, qui avait partagé et adouci, par son aimable gaieté, les ennuis et les inévitables misères d'une fondation, nous plongea dans une solitude affreuse ! L'ouvrage augmentait avec le personnel de la maison. Je ne pouvais faire face à tant de besogne, et cependant, mon unique compagne désormais, ma Sœur Pepin, était clouée à sa classe d'enfants et à leur surveillance. Pour comble de peines, la provision de bois étant insuffisante pour le chauffage des deux maisons, nous dûmes nous gêner beaucoup. La pauvre M. Luce avait à peine le bois nécessaire pour cuire nos maigres aliments ; aussi, eûmes-nous beaucoup à souffrir du froid pendant cet hiver.

1864.

Nous apprenions par le courrier du Nord, qui arrivait le 15 janvier, que Sa Grandeur, Mgr Grandin, avait failli se geler dans sa longue pérégrination d'hiver, à travers les glaces et les dangers de la saison rigoureuse ; mais nous n'avions alors qu'à remercier Dieu de nous avoir conservé un Pasteur aussi dévoué !

Le 7 Février, le courrier de la Rivière Rouge nous apprenait la grande nouvelle de l'élection de Notre Très Honorée Mère Slocombe à la charge de Supérieure Générale.

Le 18 Juillet, vers 7 heures du soir, un cri de joie se fit entendre : " Les Barges, les Barges ! c'était le bon M. Bruce, si bon pour nous ! Il nous apprit que dans deux ou trois heures, nous aurions la consolation d'embrasser une Sœur bien chère ! Vers 9 heures, en effet, nous aperçûmes une voile, dans le lointain ; mais bientôt les ténèbres l'envelop-

pèrent. Enfin, à 11 heures sonnant, la barge accostait au rivage et nous avions l'indicible bonheur de recevoir notre chère Sœur Dandurand, qui venait partager nos peines et nos privations, consacrer le reste de ses jours au bien de la Mission, et y dormir son dernier sommeil. En faisant la visite de notre pauvre maison et du garde-manger, notre chère Sœur, au cœur sensible et tendre, ne put retenir ses larmes ; mais elle comprit depuis que les privations sont plus dures de loin que de près, qu'on n'est jamais plus heureux que quand on est à la douce merci de la Providence. Quoique fatiguée, cette chère Sœur voulut bien satisfaire notre légitime impatience et nous raconter, cette nuit même, les divers incidents et accidents de son voyage. “ Le 5 juin, nous dit-elle, la brigade de M. Bruce partait de la Rivière Rouge. Le Rév. Père Vandenberg, Visiteur, Marie Elizabeth Fréchette et votre très-humble, prenaient passage dans ses barges. Nous suivîmes absolument la même route que vous, et nous fîmes les mêmes portages, etc., etc. Nous éprouvâmes moins de retard, moins de contrariétés, mais la brigade marchant plus fort nous exposait davantage à la furie des vents et nous faisait parfois courir de grands dangers. Cette rapidité, jointe à la frayeur que j'éprouve naturellement sur l'eau, me tenait en de si grandes transes que je passais mes journées presque sans connaissance. Quand on marchait par de gros vents, on me débarquait à moitié morte de peur. Le bon M. Bruce, qui avait pour moi toutes les attentions d'un bon père, était parfois si alarmé de me voir en cet état, qu'il craignait de ne pouvoir me rendre vivante à la Mission de l'Île-à-la-Crosse.”

Toutefois cette bonne Sœur, faisant effort sur elle-même, oubliant ses propres souffrances, se constitua infirmière des pauvres malades de la brigade.

Après avoir été toute la journée en proie aux frayeurs dont elle parle plus haut, exposée, en outre, aux ardeurs d'un soleil brûlant, qui lui occasionnait de douloureux maux de tête, elle passait une partie des nuits à soigner ses chers malades : pansant les plaies de ceux qui se blessaient en route, portant à manger à d'autres, après leur avoir apprêté

elle-même les aliments. Elle prenait même ses propres vivres pour les leur donner, se privant de ce qu'on avait eu la prévoyance de lui donner et qu'elle appelait "inutiles douceurs."

Au portage du Grand Diable, un protestant se creva le fiel, en tombant sous son fardeau. On se hâta d'apporter le blessé à ma Sœur Dandurand, qui s'empressa de lui prodiguer ses soins, ne soupçonant pas la gravité et le danger de son état, car elle ne parlait pas l'anglais et le pauvre blessé ne parlait pas un mot de français : impossible donc de le questionner. Un peu plus loin, dans un portage, il fut pris de vomissements qui découvrirent le mal. On appelle notre chère Sœur ; elle accourt ; le malade en proie à d'atroces douleurs se laisse tomber dans ses bras, fixe sur elle un regard mourant, regard d'angoisse et de supplication, et expire !... Quelle douleur pour le cœur d'une Sœur de Charité ! Un commis protestant, qui se trouvait faire partie de la brigade, fit la cérémonie de l'enterrement. Cette scène navrante fit une telle impression sur cette chère Sœur, qu'elle resta plusieurs jours accablée de tristesse. Quatre jours plus tard, dans un autre portage, un pauvre Métis, en hâlant la barge, se fit emporter le talon, qui se trouva pris entre cette barge et une roche. Ma Sœur Dandurand est de nouveau appelée. Recueillant tout ce qu'elle avait de force et de courage, elle nettoie cette affreuse plaie, qui était remplie de terre, coupe les lambeaux de chair qui pendaient, puis, avec de la soie blanche, elle lui coud le talon. A chaque point, le pauvre blessé tombait en faiblesse. Notre chère Sœur en ressentait le contre-coup ; les forces lui manquaient. Elle pria M. Elisabeth de lui tenir un linge trempé sur le front afin de pouvoir continuer cette longue et douloureuse opération. Elle eut la consolation de soulager un peu ce pauvre estropié, en lui donnant assidument ses soins jusqu'à l'Île-à-la-Crosse.

Le 5 août, après trois ans d'absence, Mgr Grandin revoyait et bénissait son petit troupeau de l'Île-à-la-Crosse. En entrant dans l'Église que l'on avait parée, autant que notre pauvreté le permettait, Monseigneur s'agenouilla et pleura... Sa Grandeur amenait avec Elle Baptiste Pepin,

âgé de 15 ans, qui l'avait toujours accompagnée pendant ces trois ans de labeurs, de souffrances et de sacrifices.

Monseigneur amenait aussi un petit garçon de six ans, François Beaulieu. Cet enfant, beau comme un ange, idole de son père et de son grand-père (vieux canadien), avait été confié à Sa Grandeur pour être instruit. Dans son regard timide, limpide et pur se reflétait toute la beauté de son âme. En nous le présentant Monseigneur nous confiait ses espérances les plus douces ; mais toutes légitimes qu'elles fussent, Dieu avait d'autres vues sur ce petit ange. La suite le prouvera.

Dès les premiers jours de l'arrivée de Monseigneur, ma Sœur Pepin fit subir un petit examen à ses enfants, à ses *petits Athéniens*, en présence de Sa Grandeur et du Rév. P. Visiteur, qui furent surpris et très satisfaits.

Cependant l'impatience et le bonheur partageaient les cœurs à la Mission. Nous attendions la visite de notre Premier et Vénéré Pasteur qui avait donné rendez-vous pour le 14 septembre. N'ayant pu se rendre le jour fixé, le lendemain, 15, Mgr Grandin se préparait à aller au devant de Sa Grandeur. Les pavillons étaient préparés, un frugal repas pris. Elle était sur le point de s'embarquer avec les garçons de notre école, quand un canot est découvert longeant la grosse île. Aussitôt des coups de fusils annoncent l'arrivée de Mgr Taché. Le programme de réception est changé : vite, on apporte une table sur le bord du lac et l'on y prépare les ornements sacrés, pendant que Mgr Grandin et les RR. Pères revêtent leurs habits de chœur. Enfin, Mgr Taché aborde le rivage. Après les premiers embrassements, il revêt les ornements sacrés, se rend à l'église et y célèbre le Saint Sacrifice.

Pendant le séjour de Mgr de Saint-Boniface à l'Île-à-la-Crosse, le bonheur et la plus douce gaieté y régnèrent. L'intérêt que Monseigneur portait à notre petite école, les espérances qu'elle lui faisait concevoir, déterminèrent ma Sœur Pepin à faire un petit examen public. Le bourgeois du Fort et les parents furent invités. Les enfants firent vraiment honneur à leur dévouée maîtresse. Ils parurent sans gêne, ni sauvagerie. Ils n'en savaient pas long, mais ils possé-

daient bien le peu qu'elle avait réussi à leur faire apprendre. Les deux Vénérés Prélats furent si satisfaits, qu'ils avisèrent au moyen de donner un local plus grand, afin de recevoir et instruire un plus grand nombre d'enfants. De concert avec le R. Père Visiteur, ils décidèrent de bâtir une grande allonge à la maison qui servait alors d'Évêché, et quand elle serait finie, les Sœurs s'y installeraient avec leurs élèves, pauvres, etc., etc., laissant leur maison aux RR. Pères.

Le 15 octobre, Monseigneur Taché s'agenouillait une dernière fois sur les degrés de cet autel, où, jeune missionnaire et jeune évêque, il avait fait descendre si souvent la Victime Sainte, pour arracher à l'infidélité ces peuplades errantes. Pour la dernière fois, ce Digne Pasteur bénissait les missionnaires et leurs chrétiens. Accompagné du R. P. Visiteur, Sa Grandeur s'embarquait dans un frêle canot d'écorce qui, en quelques heures, l'emportait bien loin de nos rives !

Le 21, nous recevions une pauvre petite orpheline Montagnaise, Isabelle Beketta, âgée de 8 ans. Elle avait tout le côté droit tellement difforme qu'elle ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles. Ses nerfs étaient si contractés que les efforts qu'elle faisait pour avancer la faisait tomber à chaque instant. Depuis deux ans, elle avait perdu sa mère, dont les soins égalaient la tendresse. Aussi bonne mère que bonne chrétienne, elle aimait ce petit être infirme et disgracié de la nature. Depuis deux ans donc, la pauvre enfant était à la merci d'un père dénaturé, qui l'avait abandonnée, avec une autre de ses sœurs plus âgée qu'elle, à la charité des étrangers. Cette dernière, qui n'était pas infirme, pouvait au moins suivre les montagnais qui ne pouvaient lui refuser à manger. Un jour, ce père inhumain, étouffant tous les sentiments de la nature, partit pour son hivernement, laissant sa pauvre infirme sur le bord de la grève, dans le bois. Elle y passa la nuit, pleurant, se lamentant, n'ayant pour toute couverture qu'un méchant petit morceau de couverture, lui cachant à peine les épaules, sans une bouchée de viande pour apaiser sa faim, et nous étions au mois d'octobre. Pauvre petite ! elle eut le bonheur cependant d'être recueillie par sa grand'mère, qui en prit soin jusqu'à ce que nous eussions les moyens de la

prendre. Ce fut donc un an après, que nous eûmes la consolation d'offrir un asile à cette pauvre petite abandonnée. La douleur et la souffrance avaient déjà tracé sur ce visage d'enfant une sombre impression de tristesse et de mélancolie qui nous faisait peine. Nous nous empressâmes de lui faire sa toilette, et elle prit place parmi nos enfants, contente et heureuse. Aujourd'hui, devenue grande et pleine de bonne volonté, nous avons la consolation de voir qu'elle a su profiter de nos soins. Elle a une belle voix; elle chante aux offices de l'Eglise avec ses compagnes; elle aide aussi les Sœurs pour la classe, apprenant les éléments aux arrivants; mais elle est trop infirme pour suivre les autres enfants, soit à la promenade, soit ailleurs.

Le 30, nous célébrions le 5e anniversaire du Sacre de Mgr Grandin. Ce jour même le Seigneur se plut à l'éprouver bien sensiblement. Le cher petit protégé de S. Grandeur, François Beaulieu, était atteint de pleurésie. La maladie prenait de jour en jour des proportions alarmantes. Monseigneur était triste. Cet enfant allait mourir. Aussi, prières et soins les plus minutieux lui furent-ils prodigués pour le ramener à la vie. Le ciel le réclamait!

1865.

Cette année nous avons la consolation de compter 27 enfants dans notre classe. Le petit examen qui avait eu lieu l'automne précédent, les encouragements que nos Seigneurs les Evêques avaient donnés et aux parents et aux enfants, avaient stimulé même nos pauvres sauvages, c'est ce qui explique le chiffre atteint cette année.

Dans la matinée du Jour de l'An, Monseigneur fut appelé pour une malade à une grande distance. Sa Grandeur chanta la Messe, souhaita la "Bonne Année" à son petit troupeau, donna la bénédiction du Saint Sacrement, prit son maigre dîner, après lequel il vint bénir son cher petit François qui préludait lentement à l'agonie. Sa Grandeur chaussa ses raquettes, et partit pour aller consoler et fortifier cette pauvre montagnaise, qui n'avait plus que quelques heures de vie.

Le lendemain, à 2 heures du matin, notre cher petit malade mourait. Son âme prenait son vol vers les cieux. Nous ne voulûmes pas l'enterrer avant l'arrivée de Monseigneur, présumant que Sa Grandeur aimerait à revoir ce cher enfant avant de le confier à la terre. Le 5 au soir, Monseigneur arriva. Il pensait bien, à son départ, qu'il ne retrouverait pas vivant celui qu'il laissait agonisant. Néanmoins le grand désir qu'il avait de le voir revenir à la vie lui avait fait conserver une lueur d'espérance. Mais il dut dire son *Fiat* et accepter par avance les reproches, les difficultés qu'il pouvait s'attendre à recevoir des parents. Le Jour des Rois eut lieu l'enterrement.

Le 11 Janvier, nous recevions une pauvre veuve, dont les reins et une partie du corps étaient couverts d'écrouelles : comme notre chère vieille avait un goût prononcé et reconnu pour visiter le garde-manger, nous fûmes forcées de lui faire une petite chambre dans notre cuisine, qui n'était pas déjà trop grande.

Au mois de juin, le bon Frère Bowes arriva du lac La Biche pour commencer la bâtisse projetée.

Au mois de décembre nous faillîmes être la victime d'un terrible incendie ; mais le Bon Dieu permit que nous nous aperçûmes du danger qui nous menaçait assez à temps pour parer le sinistre. Nous adressâmes d'humbles actions de grâces à Dieu, de nous avoir préservées d'un tel malheur. Nous n'en étions cependant qu'au premier prélude.

1866.

Le 16 avril au matin, Monseigneur, jetant un regard dans la fenêtre qui donne sur le couvent, aperçoit la flamme qui, sortant de la cheminée de la classe, était lancée par le vent sur la couverture. Sa Grandeur de crier aussitôt : " Au feu ! chez les Sœurs." Le R. P. Caër et les Frères s'habillèrent à la hâte, et aussi prompts que l'éclair, ils entrent chez nous en criant de toutes leurs forces : " Au feu ! au feu ! " Nous étions à l'oraison, ne nous doutant nullement du danger qui nous menaçait. Nous descendons à la hâte, demandant à

“ tout le monde où était le feu ? “ Dans votre maison,” répondait-on. Le Frère Bowes, prenant à l’instant un grand baril, monta sur le toit de la maison, versa de l’eau dans la cheminée et parvint à éteindre le feu. Cette fois encore, nous en fûmes quittes pour la peur, en rendant grâces au Seigneur. Mais ces accidents si heureusement conjurés n’étaient-ils pas les avant-coureurs de quelques malheurs réels de ce genre ? L’avenir parlera.

Depuis six ans que nous étions à l’Ile-à-la-Crosse, nous avions toujours été à la ration pendant l’été ; mais en 1866 la pêche manqua tout à fait. Nous fûmes obligées de donner vacance, pendant 2 mois, aux enfants qui avaient des parents au Fort. En fait de provisions, il n’y avait à la Mission *qu’un peu d’orge* pour faire de la soupe et que nous conservions pour les jours où le poisson manquait absolument. Avant chaque repas le Frère Bowes allait visiter les rêts. Que de fois il s’en revenait n’ayant qu’un petit poisson blanc, ou un brochet, ou même un petit turlibis. C’était peu pour partager entre 8 grandes personnes. Nous n’avions donc qu’un poisson à chaque repas. Chacune prenait sa petite part, ayant soin, par discrétion et par délicatesse, d’en laisser un morceau dans le plat pour celle qui aurait eu besoin davantage ; mais comme le besoin était égal de part et d’autre, personne n’y touchait. Chacune prenait donc cette modique ration, souffrant, dans son cœur et dans son corps, sa propre peine et celle de sa Sœur, et cela sans se communiquer leurs mutuelles impressions, ni leurs souffrances, dans la crainte de s’affliger l’une l’autre. Ce ne fut que quand la pêche devint plus abondante et que, voyant l’appétit y correspondre, les réflexions et les pensées, demeurées jusque là dans le silence, s’échangèrent entre nous.

Nos Sœurs Pepin et Dandurand venaient épuisées me demander la permission de prendre quelque chose. Je n’avais d’ordinaire que du poisson sec à leur offrir, alors elles se contentaient de boire un peu de thé et retournaient à leur travail. Ma Sœur Dandurand surtout, extrêmement faible et sujette à de fréquentes migraines, me fit saigner le cœur plus d’une fois, n’ayant ni sucre, ni riz, ni quoique ce soit à lui donner dans l’état d’épuisement où ses longs jeûnes

n'avaient réduite. Mais Dieu nous couvrait de sa douce protection. Nous étions surprises de nous voir encore capables de soutenir le travail, avec un pareil jeûne ; et à treize ans de distance, je suis encore étonnée de voir, qu'au milieu de tant de privations, nous ayons pu remplir nos devoirs, sans y succomber. Et je dois ajouter que nous étions heureuses dans ce complet dénûment.

Mais nous n'étions pas seules à souffrir : et bien qu'il semble que je devrais me borner à notre propre histoire, celle des missionnaires, dont nous sommes les auxiliaires, se lie trop à la nôtre, pour que je passe leurs privations sous silence. Le R. P. Caër, d'une faible santé, était au même régime que nous, ainsi que les dévoués et infatigables Frères qui se livraient à de rudes travaux. Nos 7 orphelins n'avaient pour toute nourriture qu'un peu de poisson sec et du lait. Quand il fallut travailler à la coupe du foin, le R. P. Econome fit tuer une vache pour soutenir ces pauvres faucheurs. Il ne nous restait donc plus que six vaches en tout. Au Fort le jeûne était plus rigoureux encore ; les enfants pleuraient continuellement de la faim, et les pauvres mères n'avaient pas une bouchée à leur donner. Pour les empêcher de mourir de faim ces bonnes mères passaient leurs journées dans les bois à cueillir de petits fruits sauvages, "des graines," comme on dit au pays, qu'ils mangeaient à mesure.

Le 21 Septembre, Sa Grandeur, Mgr Grandin, arrivait de la Rivière Rouge, avec notre chère sœur Blanchet et une jeune métisse, Mathilde Henry. Ce renfort arrivait très-à propos, car nous étions toutes à bout de forces, surtout ma sœur Dandurand, menacée d'apoplexie. Le départ d'une de nos filles, M. Luce, pour le Lac LaBiche, nous avait obligées de prendre l'ouvrage et les soins de la ferme : occupations qui prenaient une partie de notre temps, et nous mettaient en arrière pour le reste de notre ouvrage. Ce surcroît de travail nous obligea à de fréquentes veilles, précisément à l'époque où nous étions réduites au jeûne.

Pendant son séjour à St. Boniface, Monseigneur avait acheté une machine à coudre ; mais, par malheur, la direction pour s'en servir avait été oubliée ; il fallut beaucoup de patience pour monter cette machine, et encore plus, pour devi-

ner et réparer ses dérangements. C'était un trésor pour nous. Sa Grandeur avait aussi songé à notre maison. Elle nous apportait donc ce qu'il fallait d'indispensable pour le ménage, dont le tout, cependant, est toujours resté le plus simple. Un poêle à fourneau, un grand chaudron de six à sept seaux, des chaudières, une cuve, des petits baquets en bois pour le lait, des planches, ou mieux, des laveuses ; mais le plus utile de tout, c'était une belle pompe, pour le puits que l'on avait creusé, dans notre maison neuve. J'ai eu occasion de dire combien l'eau du Lac, devenue verte et impotable, nous avait donné lieu de souffrir. Le creusement d'un puits était donc d'une nécessité indispensable ; mais Dieu permit que les grosses dépenses faites pour creuser et maçonner ce puits fussent inutiles. L'eau venait en abondance, belle et fraîche, mais d'une saveur si désagréable qu'il fut impossible de s'en servir pour quoi que ce fut. Nous continuâmes à boire l'eau verte de notre Lac comme par le passé. La Providence le voulait ainsi, et peut-être avions-nous tort de chercher à diminuer nos souffrances. Cet été de 1866 notre jardin fut magnifique ; les étrangers le visitaient comme une curiosité.

1867.

Cette année nous comptions 30 élèves dans notre petite classe. Nous soupirions après le jour où nous pourrions prendre possession de notre nouvelle maison, nous étions si à l'étroit dans la nôtre. Les bons Frères pensaient terminer les travaux de l'intérieur pendant l'hiver, et nous y installer au printemps. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Depuis deux mois le bon Dieu nous éprouvait par la maladie. Nos sœurs Dandurand et Blanchet et une de nos filles furent clouées simultanément sur leur lit. Nous n'étions que deux sœurs encore pour répondre à tout. A la fin de Février, elles se trouvèrent cependant assez bien pour s'occuper à la couture. Nous commencions à entrevoir des jours de repos ; mais Dieu nous réservait de bien longues épreuves, au lieu de jouissances. L'amer calice n'était pas épuisé. Le 1er Mars, un vendredi, après l'angelus du soir, Monseigneur, les Rvds.

Pères, Frères et engagés, se rendirent au couvent pour le souper, la maison neuve qu'ils habitaient en attendant que nous en prissions possession, se trouva déserte. Revenant des bâtimens avec une fille, j'aperçus une lumière dans les fenêtres d'un appartement, j'en conclus que le Rév. P. Caër était malade et qu'il était resté à sa chambre. Les deux engagés ayant pris leur souper se retirèrent. Un instant après, l'un deux revient en toute hâte, ouvre la porte du réfectoire en criant : au feu !... au feu !... à la maison neuve. Tous s'élançant dehors, la petite cloche sonne l'alarme et appelle au secours. On se précipite dans la maison pour sauver quelques meubles, etc., etc., mais la fumée suffoque ceux qui cherchent à y entrer. Monseigneur se hâte de transporter le Saint Sacrement dans notre petite chapelle. Mathilde Henry sauva tout ce qui se trouvait dans la chapelle privée : ornemens pour les jours communs, la couverture de l'autel, quelques images, le surplis du confessionnal et le Breviaire de Monseigneur ; mais les Saintes Huiles y restèrent. Le Frère Bowes avait pénétré par une fenêtre jusqu'à la salle de l'Evêché, avec l'espoir de sauver la Bibliothèque, qui était assez considérable ; mais il faillit devenir la proie des flammes : suffoque par la fumée, il eut grande peine à retrouver la fenêtre par où il était entré. Il en rapporta seulement la pendule. Le grand chandron que nous venions de recevoir, étant d'un trop gros volume pour notre petite cheminée, avait été mis dans la maison neuve, je priai un homme, Vincent Daigneault, d'essayer de le sauver ; il y réussit, mais impossible de sauver le fourneau neuf, acheté l'été précédent. Au milieu de ce désastre, Monseigneur, craignant pour la vie de ses chers Missionnaires, les appelait les uns après les autres ; il y avait quelque chose dans le son de sa voix qui glaçait d'effroi.

Les petits garçons furent l'objet de la crainte et de la préoccupation de tous ; on appréhendait, qu'en essayant de retirer leurs effets, ils ne devinssent la proie des flammes. Il y avait un peu de poudre dans la maison. Monseigneur avait d'abord demandé aux hommes d'apporter une échelle pour défoncer un chassis, afin de la retirer ; mais dans leur trouble, ils n'en trouvèrent pas ; alors Monseigneur défendit

à qui que ce fut d'entrer dans la maison. Le bon Frère Dubé, qui avait le soin des enfants, n'entendant pas la défense de Sa Grandeur, réussit à sortir une bonne partie de son linge et celui de ses enfants. Il sortit juste au moment où le plancher du haut s'affaissait; son capot était brûlé à différentes places. Le feu commençait à s'échapper par toutes les ouvertures; les vitres craquaient, les châssis disparaissaient dans les tourbillons de flammes. On craignait beaucoup pour l'Eglise, car le vent qui était sud-ouest semblait augmenter avec l'incendie. A mesure que le feu envahissait les appartements de notre maison neuve, nos craintes augmentaient. Monseigneur transporta le Saint-Sacrement qui se trouvait à l'église dans notre petite chapelle, pendant que d'autres emportaient la statue de la Sainte-Vierge, les ornements, les chandeliers, les stations du chemin de la croix, etc., etc. Nous nous disposions à sortir les bancs et le poêle, mais Monseigneur s'y opposa, craignant que l'explosion de la poudre ne fit tout à coup sauter l'église. Sa Grandeur nous ordonna, au nom de la sainte obéissance, de laisser l'église, et même de nous éloigner de notre maison, car l'une et l'autre, à très peu de distance, étaient menacées en même temps.

Tout à coup le vent changea. L'embrasement était tel, qu'en un instant, l'épaisse couche de neige qui couvrait l'église fut fondue. Pour la préserver du feu, les hommes de la mission et ceux du Fort l'arrosèrent continuellement d'eau et de neige. La clôture en bois prit feu à trois ou quatre pieds de l'église; les hommes s'empressèrent de l'abattre. Enfin la poudre fit explosion, mais sans accident. Alors, la maison présentait l'aspect d'un brasier ardent; enveloppée dans les flammes, elle s'affaissa lourdement.

Sur le lac, assises sur des bancs de neige, à quelque distance de la maison, par un froid de 30 degrés, nous voyions disparaître en moins d'une heure et demie, les labeurs, les fatigues et les travaux de nos généreux Frères, pendant deux ans! Tout était anéanti!..... Monseigneur, à quelque distance de nous, contemplait d'un regard suppliant cet immense brasier, où achevaient de se consumer les provisions et les petites ressources de notre pauvre mission.

Le Rév. Père Caër, économe, agenouillé sur la neige, près

de la maison embrasée, priaît avec quelques enfants, se soumettant et implorant la protection de la Providence. Il était 8 heures, quand nous pensâmes à rentrer chez nous. Dans notre frayeur et notre empressement, nous n'avions pas pensé à nous munir de nos manteaux ; aussi, étions-nous transies de froid et accablées d'émotions.

Cependant nous fîmes un bon feu et préparâmes quelque chose pour nos pauvres missionnaires. La porte s'ouvre et nous nous trouvons en présence de notre vénéré Pasteur, presque défaillant, par suite des émotions qu'il avait éprouvées et du froid qu'il avait enduré. Le Père Caër, puis les bons Frères arrivèrent, et tombant à genoux aux pieds de Monseigneur accablé sous le poids de l'épreuve, ils pleurèrent !... résignés !... silencieux !... Spectatrices de la première entrevue de ces dignes missionnaires, réduits au plus absolu dénûment, par cet incendie, nous étions attendries jusqu'aux larmes, admirant tant de résignation, au milieu d'une si affreuse misère ! Nos missionnaires se trouvèrent donc, ce soir-là, sans capots, sans casques, sans mitaines au milieu de la saison rigoureuse. Il ne leur restait que les habits qu'ils couvraient quand l'incendie éclata. Comme c'était un jour ouvrable, tous, Monseigneur même, n'avaient que leurs vieux habits ; et par un surcroît de malheur, nous avions fait transporter, dans l'après-midi de ce jour néfaste, tout le linge et les hardes que nous avons chez nous, appartenant aux missionnaires. En sorte que tout, absolument tout, était consumé par les flammes !

Monseigneur Grandin, puisant dans sa foi et sa soumission à la volonté divine, le courage dont son cœur extrêmement sensible avait besoin dans cette accablante circonstance, invita tout le monde à se rendre à la chapelle, pour remercier le bon Dieu de nous avoir frappés et épargnés. Je dis "épargnés" ; car, sans la protection de la Providence, le Couvent aurait dû être consumé avec l'Evêché. Tout le monde étant donc réuni dans la Chapelle, encombrée d'objets soustraits aux flammes, Monseigneur, d'une voix émue et brisée par la peine, entonna l'hymne de la reconnaissance, le *Te Deum*, poursuivi par des voix tremblantes et pleines de sanglots. Sa Grandeur nous fit ensuite une petite et tou-

chante exhortation. Ses paroles, mais surtout son admirable résignation, nous consolèrent et nous fortifièrent tous. Ensuite notre affligé Pasteur fit prier M McKenzie, bourgeois du Fort, de lui envoyer des couvertes. ... était le plus indispensable pour le moment. Ce bon Monsieur envoya tout ce qu'il possédait : une dizaine de couvertes de deux points et de deux points et demi. Des couvertures d'aussi petite dimension, pour des hommes, c'était pitoyable. Alors, après avoir fait agréer nos excuses, nous leur offrîmes nos propres couvertes et le peu que nous possédions. Puis, ayant préparé des lits dans notre petite communauté, je priai Monseigneur de l'accepter et d'en faire son chez lui. Le bon Frère Dubé s'y installa avec ses quatre orphelins ; les autres enfants pensionnaires étaient retournés chez leurs parents du Fort. Le bon Frère Péréard et deux hommes passèrent la nuit auprès de l'immense brasier, dont les dernières flammes, jointes aux émotions de la soirée, empêchèrent tout le monde de dormir.

Le lendemain du sinistre, quoique le feu continuât son action, on procéda cependant aux fouilles. Le bourgeois eut la bonté de nous envoyer plusieurs de ses hommes. Ils retirèrent de dessous les cendres fumantes à peu près 200 barils de patates. C'était une véritable providence et nous nous hâtâmes de vider la classe et le réfectoire des Pères pour les y faire sécher. La maîtresse et ses 11 filles se réfugièrent provisoirement dans la cuisine.

Les 80 barils de blé, beau cette année, comme jamais la mission n'en avait récolté, placés dans le grenier, furent consumés. En continuant les fouilles on retrouva les deux diamants des anneaux de Monseigneur. Une petite statue de la Vierge Immaculée fut retrouvée intacte, à notre grand étonnement, et aussi des médailles, des clous et un bout de tuyau de la pompe. Pendant que les hommes faisaient ainsi les fouilles, le dévoué Frère Bowes était en proie à de vives douleurs causées par la fumée de l'incendie qui l'avait asphyxié. Il s'était aussi blessé, le bras droit en brisant les vitres de la fenêtre par où il voulait pénétrer dans la maison pour sauver quelques papiers. Tous ses outils étaient brûlés. Il fallut recourir à l'obligeance du bourgeois, qui vint

en aide aux missionnaires autant que ses moyens le lui permirent.

Les Frères et les engagés se mirent immédiatement à réparer la maison des hommes engagés. Cette maison qui mesure 20 pieds carrés, a 2 fenêtres de six petits verres. On la préparait comme Evêché. C'est là que Sa Grandeur, le Rév. P. Caër, les frères se retirèrent après 8 jours passés dans notre petite salle de Communauté. Sans tables, sans chaises, sans lits, ils durent, au moyen de perches recouvertes d'une petite paille, se reposer la nuit et s'en servir comme sièges durant le jour. Des planches, jetées sur les soliveaux, formaient comme un second étage, où les hommes montaient tous les soirs pour se reposer de leurs labeurs. Telle était la situation de nos dévoués missionnaires. Est-il dénûment plus grand ? Mais il y avait, non loin de là, une vieille masûre, abandonnée depuis plusieurs années ; on la répara le mieux possible, et le zélé Frère Dubé s'y installa avec 19 enfants. Ils avaient de petites couchettes à quatre étages : un seul chassis de 4 verres éclairait ce sombre réduit, véritable Bethléem ! Nos jeunes écoliers s'y trouvèrent aussi heureux que dans leur belle salle de récréation que les flammes venaient de consumer et détruire.

Cependant, le bourgeois se montra plein d'une généreuse délicatesse. Il fit présent de son propre casque et de ses mitaines à Monseigneur qui n'en avait plus... Les engagés du fort, pauvres eux-mêmes, apportaient à la mission tout ce dont ils pouvaient disposer, se privant pour venir en aide à ceux qui avaient tout sacrifié pour leur montrer le chemin du bonheur. L'un apportait un rasoir, l'autre un morceau de savon, celui-ci du fil, des aiguilles, celui-là du fil à rêts (car après l'incendie, la mission ne possédait pas une seule rets pour la pêche). Enfin, un autre sacrifia sa pile pour piler l'orge et un autre sa hâche, etc., etc. Ces marques de sympathie, quoique sincères et fort consolantes, ne diminuèrent guère les privations affreuses des missionnaires ; mais tout était partagé, le cœur ne manquait pas.

Ce fut dans ces tristes circonstances que Monseigneur partit pour la France le quinzième jour de ce désastre. Nous n'eûmes qu'à rapiécer sa vieille soutane de mérinos noir et

un vieux capot de gros drap bleu, qui *était à la corde*. C'était toute la toilette de notre digne Évêque. Accablée d'inquiétudes, affligée et souffrante, Sa Grandeur, après avoir dit la Sainte Messe, nous bénissait et montait dans une traîne à chiens : c'était là tout son équipage d'Évêque ! Il se dirigeait vers la Rivière-Rouge, accompagné du jeune et dévoué Baptiste Pepin. Avant son départ, Monseigneur se concerta avec les bons Frères pour rebâtir la maison incendiée. En conséquence, le Frère Bowes alla faire son chantier avec les engagés de la mission, à une journée de marche. Il y passa un mois. A son retour, il commença une maisonnette de 30 pieds sur 24, à un seul étage, pour les RR. Pères. Il était évident qu'on ne pouvait d'ici à longtemps relever de ses ruines la maison incendiée. Ce fut donc cette petite maison qui dut la remplacer. Il était temps de bâtir pourtant, car les pauvres missionnaires souffraient dans un logement si étroit, surtout la nuit. Le bon Frère se mit courageusement à l'œuvre et, Dieu aidant, il conduisit tout à bonne fin.

En relisant mon récit sur l'incendie, j'ai pensé que plus d'un lecteur trouvera, et avec raison, que je me suis trop étendue sur une foule de petits incidents, qui paraissent tout d'abord de faible intérêt. Mais il est à considérer que ce qui paraît minutie dans un centre civilisé, devient important dans un pays où l'on ne connaît ni commerce, ni voie ferrée, ni *steamboat*. Dans le Nord-Ouest, surtout à l'époque de la fondation de notre mission, il fallait attendre un an et plus pour se procurer la chose la plus minime, de la soie à coudre, par exemple, et même des choses de première nécessité.

Quoique réduites, par ce terrible incendie, à une extrême pauvreté, comptant sur la Divine Providence, nous reçûmes, le 30 mai, un petit orphelin et une orpheline de la nation *crise*, le frère et la sœur. Leur infortuné père s'était noyé.

Cet été, nos légumes furent assez beaux : 80 barils de choux de Siam ; mais cette récolte cependant n'était pas comparable à celle de l'année précédente. Que Dieu soit béni du tout !

1868.

Au mois de mai, le bon Frère Bowes bâtissait une grange de 30 pieds sur 24. Jusqu'à cette époque, la mission n'en possédait pas encore. Le moment fixé pour l'arrivée de Monseigneur Grandin approchait lentement, au gré de ses ouailles de la mission de l'Île-à-la-Crosse, et nous nous préparions à le recevoir avec toutes les démonstrations possibles. Le 29 août, nous étions au champ. Vers les 4 heures du soir, nous apercevions, dans la direction du Lac Vert, un grand canot. Nous entendimes plusieurs coups de fusil ; mais personne ne s'en occupa, Monseigneur ne devait arriver que 8 jours plus tard ; mais comme la fusillade se continuait et que le canot s'avavançait rapidement, il n'y avait plus de doute, notre Vénéré Prélat était là ! En effet, quelques instants après, Monseigneur accoste, et Sa Grandeur bénit, avec toute l'effusion de son cœur, les personnes agenouillées sur le rivage. Sa Grandeur amenait avec Elle le Rév. Père Legeard, les bons frères Guillet et Leriche. Après la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, Monseigneur nous honora de sa visite accompagné du Rév. P. Legeard. Sa Grandeur nous raconta, en termes émus, les nouveaux malheurs par lesquels il avait plu à la Divine Providence de la faire passer pendant son long voyage. Triste et affaissé, Monseigneur croyait que manquant de ressources suffisantes, nous ne fussions obligées d'abandonner nos œuvres de charité. Mais Dieu voyait le désir que nous avions toutes de le faire connaître et aimer des pauvres petits enfants sauvages de cette île déserte. Il ne voulut pas nous soumettre à une aussi dure épreuve ! D'ailleurs, notre mission ne portait-elle pas le cachet des œuvres de Dieu ? Le sceau de la croix n'était-il pas empreint sur tous nos pas ? Un seul jour de notre vie de missionnaires s'était-il passé sans avoir eu quelque parcelle de cette divine croix ? Comment pourrait-elle, cette œuvre, ne pas survivre à tant de sacrifices ? Aussi, malgré les perplexités de notre saint Évêque, nous demeurâmes convaincues que Dieu nous voulait à l'Île-à-la-Crosse.

La récolte avait été relativement bonne cette année. Tout le grain était serré dans la nouvelle grange. Le 14 septembre,

vers 4 heures du soir, le frère Bowes, se préparant à venir à la bénédiction du Saint Sacrement, alla chercher son capot oublié près de la grange. En approchant, il s'aperçoit qu'elle est en feu. De crier aussitôt : au feu !... au feu !... puis il essaie en vain d'éteindre la flamme avec son capot. Aux premiers cris, Sa Grandeur et le Rév. P. Legeard accoururent et commencèrent à sortir le blé qui était tassé précisément à l'endroit où le feu s'était déclaré. Les pièces d'entourage était déjà brûlées et la paille commençait à prendre feu, quand nous arrivâmes avec de l'eau. Grâce à Dieu, nous en fûmes quittes pour la peur. Le danger cette fois était plus menaçant, car au dessus du grain, on avait construit un petit grenier où l'on déposait nos provisions, mais surtout la poudre, que les Rév. Pères ne voulaient plus, par prudence, garder à leur maison depuis l'incendie.

A la fin du Salut, Monseigneur nous fit chanter le *Te Deum* en actions de grâces.

Dans le mois de novembre nos chers petits écoliers furent atteints d'une fièvre maligne qui en emporta deux et en réduisit plusieurs autres à la dernière extrémité.

1869.

Au commencement de cette année notre chère Sœur Dandurand eut une attaque d'apoplexie. Un dimanche soir, nous lui faisons prendre le lit presque sans connaissance. Son visage était pourpre, ses pieds et ses mains étaient glacés : elle était dangereusement malade. Nous avons préparé tout ce qu'il fallait pour l'administration des derniers sacrements. Nous avons grand'peine à nous résigner à une prochaine séparation. Le Rév. P. Legeard, fervent et zélé serviteur de la B. Marguerite-Marie, suggéra de faire une neuvaine à l'humble aimante du Sacré Cœur pour obtenir sa guérison. Nous commencâmes donc, tous ensemble, une neuvaine avec toute la ferveur possible. Ces prières eurent un heureux résultat ! Sans guérir notre chère Sœur radicalement, sa santé, cependant, s'améliora et pendant 3 ans et demi qu'elle vécut encore, elle n'éprouva aucune atteinte de cette dangereuse maladie.

Au mois de mai, alors que l'immense banc de glace flotait encore sur le lac, Mgr Grandin arrivait à la mission, et le 19 juin, les barges d'Athabaska amenaient leurs Grands, Monseigneur Faraud et son digne coadjuteur, Mgr Clut : ce dernier se rendait en France. C'était la première fois que dans le Nord trois Evêques se trouvaient ainsi réunis. Monseigneur Grandin en profita pour faire subir un petit examen à nos enfants, en présence de leurs Grands, de plusieurs officiers de l'Hble Compagnie et de tous les gens du Fort. On plaça dans la cour une espèce d'amphithéâtre pour donner à un plus grand nombre de personnes la facilité d'y assister. Sa Grandeur, Mgr Faraud, ainsi que Mgr Grandin, firent, l'un et l'autre, un magnifique discours pour faire apprécier à toute l'assistance l'avantage de l'instruction et l'obligation où étaient les parents d'envoyer leurs enfants à l'école.

Ce petit examen fit impression sur les esprits et produisit bon effet. Quelques jours après nos deux saints Prélats retournaient dans leurs diocèses respectifs, ou pour mieux dire, dans leurs missions.

Voici venir l'été 1869. C'est notre grand carême à nous ! Cet été donc, comme les précédents, nous apporta nos privations. Cependant nous ne jeunâmes pas, Dieu merci ! Nous avions du lait et une provision d'orge assez ronde pour faire de la soupe ; mais, par contre, les vers dévorèrent carottes, choux de Siam etc., etc., etc.

Cette année, nous comptons 2 orphelins, 6 orphelines, 15 garçons et 6 filles. Lors de sa dernière visite Mgr Grandin nous avait manifesté le désir que nous prissions *externes* les enfants que nous ne pouvions prendre pensionnaires, car il y avait au Fort un grand nombre d'enfants qui passaient leur temps à courir les bois. Pour nous conformer aux intentions de Sa Grandeur, le 17 août, à l'ouverture des classes, 19 externes se réunissaient à nos 23 pensionnaires. Tous les matins, beau temps, mauvais temps, le Rév. P. Légeard allait les chercher au Fort ; le soir ces pauvres enfants retournaient avec leurs mères.

1870.

Par le courrier d'hiver, nous apprenions avec bonheur que, dans le courant de l'été, nous aurions la visite de notre révérende Mère Provinciale. Nous devancions par nos désirs l'heureux jour où nous la verrions toucher notre terre d'adoption. Enfin, le 21 juillet, nous apercevons des barges à la Pointe au Sable. En moins d'une demi-heure, nos enfants sont changés et placés en ligne droite sur le rivage. Nos cœurs palpitent de joie. Une arrivée semblable, au Nord, est tout un événement. La barge arrive... Mais, oh ! déception ! notre Mère n'y est pas !... Des circonstances survenues avaient ajourné la visite. La tristesse succède à la joie. Mgr Grandin, qui était allé, l'hiver précédent, visiter la mission du Lac Caribou, arrivait seul, accompagné seulement du Rév. Legoff. Nous tombons aux genoux de notre vénéré Pasteur. Sa bénédiction nous console, ses paroles nous aident à supporter notre déception.

Le 19 juin, nous voyions, avec regret, notre chère Mathilde Henry, s'embarquer dans la barge d'Athabaska, pour retourner dans sa famille à la Rivière Rouge. Que le Seigneur récompense cette dévouée fille qui, pendant 4 longues années, partagea nos dures privations et notre pénible labeur !

Le 1er août, Monseigneur retournait à Saint-Albert, avec son fidèle et dévoué Baptiste Pepin. Ce dernier emmenait avec lui sa jeune épouse, M. Thérèse Lafleur, première orpheline que nous reçûmes à notre arrivée en 1860. Cette jeune fille nous rendait depuis 5 ans de grands et nombreux services, tant pour la couture que pour la broderie et autres travaux domestiques. C'était, en un mot, une fille de confiance : sage et pieuse, elle faisait notre consolation. En la perdant, nous ne perdions pas peu. Mais notre but était atteint... En nous consacrant, en effet, à instruire ces pauvres enfants des bois, ce n'est par aucune vue d'intérêt propre que nous nous y portons, mais seulement dans le but d'en faire de bons chrétiens. Et c'est un bonheur pour nous, quand nous voyons ces enfants faire, plus tard, la consolation de leur famille et donner le bon exemple aux personnes qui les entourent.

Une autre de nos filles, M. Elizabeth Fréchette, dont la santé était très altérée, retournait à notre maison Provinciale de Saint-Boniface. Par ces départs, nous nous trouvions donc seules pour tous les travaux : quatre Sœurs, dont trois, minées par de longs jeûnes, étaient à bout de force, pour répondre aux exigences de toute une maison et d'une petite ferme. Notre bonne Sœur Blanchet fut adjointe à ma Sœur Pepin, qui perdait sensiblement ses forces à instruire ses pauvres petits enfants. Elle avait, en outre, le soin de la sacristie. Et que l'on ne croit pas que l'emploi de sacristine soit peu de chose dans notre pays, avec nos chers sauvages qui ne connaissent guère la propreté. Notre chère Sœur Dandurand, toujours faible de santé, consacrait tout son temps; ses forces et son industrie, à l'entretien du linge, hardes, etc., etc., des missionnaires. Après les pertes que la mission avait subies, le petit trousseau de chaque Père et de chaque Frère était mince et la pauvre vestiaire passait son temps à mesurer et à calculer ses pièces. Quant à votre humble servante, économe, cuisinière, dépensière et tout ce que l'on voudra, je remplissais tous ces offices et d'autres encore, sans prétention, comme sans concurrence, heureuse de dépenser mes forces et ma santé au bien d'une mission que j'aime et où j'ensevelis mon existence ! Cependant, en faisant l'aveu des misères et des privations de chaque année, je ne prétends pas les présenter, aux yeux du lecteur, comme quelque chose d'héroïque ; non : mon récit, pour être vrai, doit mentionner ces souffrances ; je le fais en toute simplicité et j'oublie le passé... Donc, nous ne vivions que de pêche en été. Tous les matins et tous les soirs, nous nous rendions au bord du lac, avec les filles, quand nous en avions, pour écailler le poisson. Cette dégoûtante besogne demande beaucoup de soin et donne en conséquence beaucoup d'ouvrage. En hiver, la besogne est encore plus pénible. C'est dans une petite cuisine de 12 pieds sur 14 que nous préparons ce poisson qu'il faut faire dégeler au feu, et nous en écaillons, parfois, jusqu'à 140 pièces. Que ce chiffre n'effraie pas ; car, outre les Sœurs, filles, engagés, etc., nous avons, en moyenne, une trentaine d'enfants à nourrir : petits estomacs sauvages, qui

dégustent, avec un appétit sans pareil, ce poisson sans assaisonnement, sans galettes, sans patates ; on ne parle pas de pain dans ce pays-ci, du moins à l'époque où nous sommes. Nous étions également obligées de faire nos lavages, les femmes du pays étant obligées de garder leurs petits enfants chez elles ; mais, la principale raison, c'est que la mission n'avait pas les moyens de les rétribuer.

1871.

Malgré nos malheurs et nos épreuves, les classes se maintenaient, le bien se faisait. Nous comptions 7 orphelins, 10 garçons pensionnaires, 18 filles, 7 externes. Comme on le voit, ces derniers étaient moins nombreux cette année, les parents comprenant mieux les bienfaits de l'instruction, avaient songé d'eux-mêmes à placer leurs enfants pensionnaires. Cependant ces pauvres sauvages conservaient toujours, je dirais, la manie de critiquer, de censurer notre manière d'agir à l'égard de leurs enfants, alors même que, épuisées de fatigues et de privations, nous nous dépensions pour leur bonheur.

Comme il nous était impossible de faire la cuisine pour plus de 30 enfants les parents continuèrent à apporter les repas de leurs enfants, tout préparés. Pour attirer le plus d'enfants possible à notre petite école, notre bonne Sœur Pepin se résigna généreusement à accepter les reproches, les difficultés et l'assujettissement d'une telle condition. Tous les jours donc à 4 heures, les femmes du Fort arrivaient avec le souper et le déjeuner de leurs enfants. Elles entraient dans la classe pour les servir et les faire manger, *parfois sans bon sens*. C'était alors le moment favorable de porter plainte pour une correction reçue, pour le moindre désagrément. Et c'est presque chose inouïe que la Sœur n'aie pas tort. Nous devons nous attendre à toutes ces difficultés. Aussi, nous n'en sommes pas surprises.

Nous recevions par le courrier d'hiver, une lettre de notre très honorée Mère Slocombe, nous assurant que, malgré son extrême désir de nous faire le plaisir de la visite annoncée,

elle n'avait pu réaliser ce projet, mais que cette visite s'effectuait sous peu.

Cette année, au mois de juin, nous recevions par les barges d'Athabaska, 4 sacs de sel, venant de la Grande Rivière. Quelle douceur !... Disons, en passant, que jusqu'à ce moment, nous avons été soumises à la privation de ce condiment si naturel. Notre excessive pauvreté ne nous permettant que le strict nécessaire, nous nous contentions donc d'une bien mince provision de sel, qui coûte assez cher, rendu au pays. Il y en avait toujours sur la table, mais dans la crainte d'en manquer absolument, tous, à peu près, s'en privaient. Une année, la Providence permit que notre petite part annuelle ne nous parvint pas. Il nous fallut donc manger la viande et le poisson sans sel : quand l'appétit manque ou que la maladie nous visite, c'est alors une véritable mortification.

Au mois de juillet, le Rév. P. Legeard qui, depuis plusieurs jours, ne s'acquittait qu'avec peine des exercices de son saint ministère, tomba sérieusement malade. Nous lui prodiguâmes nos soins et nos remèdes ; mais la maladie fit de si rapides progrès que, le 11, ce jeune missionnaire était réduit à la dernière extrémité. Le Rév. P. Legoff était allé faire une mission au Portage La Loche ; il avait laissé le Rév. P. Legeard seul à l'Île-à-la-Crosse. Ce bon Père, se voyant en face de la mort, avait fait prier son confrère de revenir. Deux hommes se mirent en route pour aller chercher le Rév. P. Legoff. C'était quelque chose de navrant que le spectacle de ce jeune et zélé missionnaire aux prises avec la mort, sans un prêtre pour l'assister et le consoler, lui qui, dans le cours de son ministère, avait adouci pour tant de mourants, les horreurs et les angoisses de ce moment suprême. Mais que le calme et la résignation que possédait son âme, dans cette extrémité, était quelque chose de beau et de consolant ! Nous ne nous éloignons pas du chevet de ce pauvre malade ni le jour, ni la nuit. Cependant le Père Legoff n'arrivait pas et le malade baissait toujours ; nous nous attendions à chaque instant à le voir expirer.

Dans la journée du 12, ayant recouvré sa connaissance, nous fîmes approcher tous les enfants de l'école, avec quelques personnes du Fort. Le bon Frère Némoy souleva le

bras du malade, pour qu'il leur donnât sa bénédiction. Enfin, bien tard, dans la soirée, le Rév. P. Legoff arriva, épuisé de fatigues, ayant ramé pendant 40 heures. Il s'empessa d'administrer les derniers sacrements à son confrère et supérieur, que la mort s'apprêtait à frapper. 24 heures plus tard, il lui récitait les prières des agonisants. Il était inconsolable de cette perte. Alors, notre bonne Sœur Pepin eut la bonne inspiration de proposer une neuvaine de messes en l'honneur de la B. Marguerite-Marie, assurant que les gens du Fort en donneraient volontiers l'honoraire. La neuvaine fut promise; ma Sœur Blanchet recueillit au Fort abondamment, jusqu'au chiffre de 19 grand'messes. Immédiatement après cette promesse, le malade prit un mieux sensible et entra bientôt en convalescence. Sans crier: au miracle! nous n'en rendîmes pas moins de vives actions de grâces au Souverain Maître de la vie et de la mort d'avoir conservé des jours si précieux surtout à nos pauvres sauvages Cris, dont ce digne missionnaire connaissait seul la langue dans ce moment.

Le 16 août au soir, un sauvage du Lac Vert nous apportait des nouvelles de Mgr Grandin, qui était à ce poste avec sa caravane et qui faisait demander une barge. Le lendemain matin, le Frère Némoz et 4 hommes, ayant un vent favorable, hissaient la voile et allaient au devant de Sa Grandeur et de notre chère Assistante Générale, qui venait en qualité de visitatrice, et de ses compagnes. Nous les attendions pour le 20, solennité de l'Assomption de la Sainte Vierge. Notre belle petite église avait revêtu sa plus riche parure. Au clocher flottait au vent le beau pavillon blanc, avec sa belle croix rouge. Nous attendions Sa Grandeur pour la grand'messe, mais attente inutile!... La journée se passe, personne ne paraît; les 21, 22, 23, 24, pas de nouvelles, oh! que les jours sont longs! Vainement nos regards se plongeant dans le lointain, la barge tant désirée ne paraissait pas. Le Lac seul nous répondait par le bruit de ses eaux en furie. Il pleuvait presque tous les jours. L'inquiétude s'emparait de nos esprits, la tristesse gagnait nos cœurs. Enfin, le 25 au soir, un montagnais nous annonce que Sa Grandeur n'est pas loin. Le temps étant couvert, le

vent peu favorable, nous crûmes que nos désirés voyageurs ne pourraient arriver de nuit. Mais, voilà qu'à 8 heures nous entendons un coup de fusil. Ce sont eux !... mais ils sont encore bien loin. Les gens du Fort répondent par une joyeuse fusillade. Après un quart d'heure de silence, de nouvelles détonations se font entendre, cette fois nous les apercevons, à la faible lueur de la nouvelle lune. Cependant tous les gens du Fort étaient rendus à la Mission, où tous les Montagnais et Cris étaient réunis, attendant depuis plusieurs jours l'arrivée de leur saint Evêque. Ils se rendent au rivage et les fusillades se succèdent les unes aux autres, l'air semble de feu... Tous rient, tous sont heureux ! Plusieurs canots vont au devant de la barge et s'en reviennent avec elle. Enfin, la barge accoste : nous nous rendons au quai, avec des fanaux, pour recevoir notre digne Mère Assistante Générale. Pendant que Sa Grandeur bénissait ses chers sauvages, nous, nous embrassions, sur notre terre d'exil volontaire, notre bonne Mère Charlesbois, puis, nous pressions sur nos cœurs, avec une affection toute fraternelle, une jeune et zélée compagne, Sœur Riel, ainsi que deux bonnes et dévouées filles, Marceline Sauvé et Josephette Lagimonière, de la Rivière Rouge, qui, en se dévouant à la même œuvre, venaient partager nos travaux et nos privations, la première pour le reste de ses jours, l'autre pour 4 ans.

Nous suivîmes Sa Grandeur à l'église, où le *Te Deum* fut récité. Ensuite notre Mère Visitatrice et sa suite passèrent au couvent, dont elles firent la visite en peu de temps. En effet, dans notre maison, c'est la pauvreté, jusqu'au dénuement, qui fait son premier ornement ; mais ce qui ne paraît pas c'est le bonheur que nous y goûtons !...

Le lendemain, en présence de Monseigneur, des RR. Pères et de notre digne Mère Visitatrice, du bourgeois, des parents, etc., etc., notre bonne Sœur Pepin fit subir un petit examen à ses chers enfants. Monseigneur adressa des encouragements aux parents et aux enfants, qui avaient paru avec avantage, faisant comprendre aux uns et aux autres le bienfait d'une bonne éducation.

Cependant les jours pendant lesquels nous devions jouir de la présence de notre Mère visitatrice étaient comptés. Ils

fuyaient avec rapidité et à notre grand regret. Ayant procédé à faire la visite de notre maison, elle employa les quelques jours qui lui restèrent à nous aider dans nos travaux : elle balayait la maison, lavait la vaisselle, etc., etc. Les jours de lavage, elle se rendait au bord du lac, où nous blanchissions notre linge, pour nous faire, là, notre lecture spirituelle, etc. Le jour de la séparation arriva pourtant : l'heure du départ sonna ! Pour adoucir ce triste moment, notre chère Mère Visitatrice proposa à Monseigneur de nous amener toutes en barge, jusqu'à l'endroit où elle devait prendre les charrettes pour se rendre au lac La Biche et de là aller à Saint-Albert, où elle devait passer l'hiver avec nos chères Sœurs. Nous fîmes donc les préparatifs de notre petit voyage. Le 18, vers 10 heures, Sa Grandeur, le Rév. P. Legeard, encore convalescent, notre chère Mère Visitatrice et les 5 Sœurs s'embarquèrent. Il n'y avait pas la plus légère brise : bien que nos hommes ramassent de toutes leurs forces, nous n'avancions guère et nous fûmes obligées de camper en chemin ; le temps était couvert et l'obscurité profonde. Le lendemain, à 3 heures, nous étions debout. La petite bouilloire était aux gros bouillons : la table dressée sur l'herbe desséchée, nous prîmes notre déjeuner à la hâte et poussâmes au large. Vers 10 heures, nous arrivons à la fatale Baie. Elle portera désormais, dans nos cœurs, le nom de " Baie de la Séparation." Monseigneur et les hommes nous y attendaient, avec les chevaux et les charrettes. Tous les fronts étaient tristes, et les plus courageux étaient les moins abattus ; le cœur se serrait de tristesse à mesure qu'approchait l'heure de la séparation. Après le diner, les chevaux étant attelés, Monseigneur nous donna sa bénédiction et disparut bientôt à nos regards. Pour nous, nous marchâmes une petite distance au milieu des cyprès, avec notre Mère assistante. Enfin, au milieu, de nos sanglots, nous lui dîmes : Adieu !..... Nous embrassâmes aussi notre chère Sœur Blanchet que l'obéissance conduisait à Saint-Albert, pour y faire la classe. Depuis 5 ans, cette bonne petite Sœur partageait nos privations, nos travaux, nos mille misères. Comment ne pas pleurer en la voyant s'éloigner de nous ?.....

Reoulant au fond de nos cœurs nos sanglots et nos émotions, nous retournâmes à la barge où les hommes nous attendaient. Le vent étant favorable, ils hissèrent la voile et poussèrent au large. Peu à peu le vent s'augmenta, nous avançons avec une rapidité qui nous faisait peur, car la barge se berçait comme un léger canot d'écorce sur les vagues blanches de notre lac agité. Nous arrivions sur les huit heures du soir, sans accident. Nous avons franchi en quatre heures de temps la même distance, qui, la veille, nous avait pris vingt-quatre heures.

Le 1er octobre, ma Sœur Pepin réunissait tous ses écoliers. Le lendemain, la classe commençait en règle. Fatigués de leurs longues vacances, les enfants se mirent avec cœur à l'étude. Notre bonne Sœur assistante nous ayant amené une Sœur et deux filles, nous pûmes, avec ses nouvelles recrues, augmenter le nombre de nos élèves, nous charger du lavage et de l'entretien du linge de dix pensionnaires et de nos huit orphelins. Mais cette augmentation nous imposa encore de nouvelles misères. En effet, les lavages devenant plus considérables, et n'ayant point d'espace convenable pour faire sécher le linge, nous dûmes l'étendre dans notre petite communauté, dans les corridors, etc., et l'humidité qui s'en exhalait, surtout la nuit, fatigua bientôt les poitrines faibles. Il y en eut qui furent malades. Si je mentionne cette incommodité, c'est afin de faire connaître un autre inconvénient : c'est, qu'en effet, il nous est impossible d'exposer notre linge dehors, car nos chiens chasseurs, qui sont nombreux, pour le besoin de la mission, dévorent tout ce qu'ils voient.

Cette année la récolte et les patates manquèrent absolument. Peu de légumes aussi : sept barils de choux de Siam, quelques carottes, une cinquantaine d'oignons. Mais la Divine Providence vint, comme toujours, à notre secours ; la pêche fut abondante : en conséquence, beaucoup de poissons secs, en cas de disette.

1872.

Le bon vieux Frère Dubé, que vingt-trois années de privations, de travaux et de souffrances avaient ruiné, cheminait lentement vers sa tombe ! Depuis le 31 décembre jusqu'à la fin d'avril, nous lui prodiguâmes nos soins les plus assidus. Enfin, le 29 avril, ce bon Frère s'endormait du sommeil des justes !... Son zèle et son dévouement l'avaient porté à solliciter la faveur de mourir avec ses chers petits garçons, et d'être enterré au milieu de ceux qui l'avaient précédé !

Le Bon Dieu soumit ce bon frère à une bien dure épreuve avant de mourir. L'esprit mauvais souffla l'insubordination dans la tête de nos jeunes garçons. Abusant de la liberté dont ils jouissaient, par la maladie et l'extrême faiblesse de ce pauvre malade, ils se mirent à lui jouer mille tours, lui si bon ! dévoué pour leur bien jusqu'à la mort ! Les Rév. Pères s'étant aperçus du désordre ne purent cependant se résoudre à renvoyer ces petits mutins chez leurs parents, espérant que le cher Frère reviendrait à la santé et reprendrait son ascendant sur ces petits révoltés. Ces bons Pères se soumirent donc à toutes les privations et à tous les désagrémens d'une surveillance pénible, pour ne pas priver ces petits ingrats de leur classe. Quand les fonctions du Saint Ministère obligeaient les Pères de les laisser un peu, alors ces pauvres dévoyés, seuls, tramaient leurs complots. L'un d'eux, âgé seulement de 12 ans, surpassait tous les autres en esprit, malice et hypocrisie. C'était un de nos orphelins que nous soignons, habillions et à qui nous prodiguions les soins de la plus tendre charité. Oubliant, ou plutôt méconnaissant ce qu'il devait aux missionnaires, le mauvais esprit lui fit concevoir l'affreux dessein de nuire à la Mission et même de la ruiner. Toutes ces petites têtes ainsi montées se portaient continuellement à l'insubordination, à la dissimulation, et même au vol. Ils dérobaient au pauvre Frère mourant les potions et les adoucissements que son état réclamait, mangeant et buvant tout ce qui leur tombait sous la main, allant même *furtivement chercher ce qu'il cachait sous ses oreillers*. Qu'il dût souffrir, ce bon Frère, de l'inconduite de ces enfants, lui qui s'était sacrifié si généreusement et si longtemps à leur bonheur !

Un petit orphelin bon, mais faible, gâté par les autres, s'imagina de mettre le feu à la maison. Il ramassa, à cet effet, du papier, des morceaux de bois, qu'il plaça sous l'entourage du réfectoire des RR. Pères, et y mit le feu. Il fit prendre quatre mèches, mais elles s'éteignirent presque immédiatement. Voyant son insuccès, il renonça à son projet. A quelques jours de là, il poussa la malice, avec un autre grand garçon, jusqu'à aller, pendant la nuit, mettre le feu dans le foin. Tout le monde se couche tranquille, ne soupçonnant pas le danger que courrait la Mission. Dans la nuit donc, à l'heure convenue, notre orphelin se lève et va trouver son compagnon ; il le sollicite et l'engage à se lever, mais ce dernier refuse, disant qu'il s'endormait trop. De dépit, cette fois encore, il abandonne son dessein.....

Un jour, l'un d'eux, par sa mauvaise conduite, mérita une sévère correction ; exaspéré de se voir dénoncé par son condisciple et voulant en tirer vengeance, il découvre, à son tour, au Père Legeard, tout le mal que son dénonciateur avait voulu faire. L'attitude ferme et sévère du Père, la vue de la verge émoussant ce petit courage, et croyant fléchir le Rév. Père et s'épargner la correction en accusant les autres, il dévoila tout ce qu'il savait. Alors, la vengeance déliant toutes ces petites langues, sans scrupule et sans gêne, elles portèrent accusation contre les coupables. Nous ne pûmes remédier au mal qu'en expulsant ce jeune orphelin, déjà si avancé dans le mal. Que le Seigneur aie pitié de ce pauvre enfant !..

Cependant le Rév. P. Legeard ne pouvant réunir les fonctions du Saint Ministère, de l'économat et la surveillance de ces enfants, résolut, à son grand regret, de remettre externes tous les petits garçons. Mais comme il tenait à l'instruction de ces enfants, il allait les chercher tous les matins par les chemins les plus affreux. Ainsi, malgré les efforts du démon pour faire tomber notre petite école, nous pûmes la maintenir et y opérer le bien. D'ailleurs, le renvoi des pensionnaires n'était que temporaire. Dès le 13 juin, le Rév. Père Doucet arrivait de Saint-Albert pour remplacer le bon Frère Dubé, et les enfants purent revenir prendre leur pension. Le lendemain, les bons Frères Bowes et Grézaud,

ainsi qu'un homme de confiance, Alexis, arrivèrent pendant la Sainte Messe. Ils nous apportaient du *toro*, de la viande sèche et de la graisse. Monseigneur Grandin envoyait le dévoué Frère Bowes réparer le désastre du 1er mars 1867. Il se mit immédiatement à préparer le bois pour la nouvelle bâtisse ; mais l'ouvrage avançait lentement, car le bon Frère était presque toujours seul. C'était le temps de la coupe du foin et autres travaux des champs. Ce religieux entrepreneur travaillait du matin au soir, ne disant rien, ne demandant pas d'aide et acceptant avec une soumission sans égale, tout ce qui lui arrivait de peines, de fatigues, de contre-temps.

Dans le cours du mois de juillet, la fièvre typhoïde fit son apparition à l'Ile-à-la-Crosse. Nos Sœurs Dandurand et Riel durent en subir les malignes influences. Elles en restèrent très-affaiblies.

Le 3 septembre, nous eûmes la consolation de voir lever notre nouvelle bâtisse. Nous appelions de nos vœux, et depuis si longtemps, le moyen d'augmenter nos œuvres de charité : c'était donc une joie de voir paraître une maison qui devait nous en féliciter l'exécution.

Le 5, le Rév. P. Legeard nous apprenait avec douleur que sur le " Métis " une dépêche télégraphique annonçait la mort de notre très honorée Mère Slocombe, Supérieure Générale. Cette nouvelle nous plongeait dans une vive affliction. Le lendemain, le bon Père chanta un service solennel pour le repos de l'âme de celle que nous pleurions.

Le 16, nous commencions les récoltes. Il pleuvait souvent, ce qui nous obligeait à de petites journées. Le blé n'était pas mûr, mais il n'y avait plus à attendre. Les 21 et 22, en effet, nous eûmes une grosse tempête de neige, de vent et de pluie. Nous retournâmes au champ, les 2 filles et moi, le 23. Le blé était couché et tout recouvert de neige. Il fallait l'arracher plutôt que le couper. Le soir, la neige étant un peu fondue aux rayons du soleil, nous revenions à la maison toutes trempées.

Le 2 octobre au matin, le Frère Bowes vint, en toute hâte, nous annoncer que Mgr Grandin était arrivé dans la nuit. Ce bon Pasteur devant faire un nouveau voyage en France

ne voulut point partir sans bénir son petit troupeau de l'Ile-à-la-Crosse.

Monseigneur ne passa que 8 jours parmi nous. Le 10, le vent étant favorable, Sa Grandeur s'embarquait dans un petit canot d'écorce, avec Alexis et un jeune cris.

Le 23, une de nos orphelines, âgée de 20 ans, nous laissait pour le ciel. Pieuse, bonne, nous rendant de bons services, elle était aimée : elle fut regrettée !

Au mois de novembre notre bonne Sœur Riel fut à toute extrémité par suite d'une fluxion de poitrine. Elle reçut les derniers sacrements et nous pensions que c'en était fait d'elle. Cependant on lui suggéra de faire une promesse au Sacré-Cœur de Jésus, afin d'obtenir sa guérison, par l'entremise de la B. Marguerite Marie : ce qu'elle fit avec ferveur. On lui fit prendre quelques parcelles d'une relique de la fidèle amante du Cœur de Jésus. Aussitôt après elle dit qu'elle ne souffrait plus. Le lendemain, 24, elle se leva pour assister à la messe, y fit la sainte communion avec nous, assista toute la journée aux offices de l'Eglise : c'était un dimanche. Puis le lundi, 25, elle était à l'ouvrage comme les autres, ayant même repris ses fonctions de sacristine dès la veille. En reconnaissance d'une guérison si frappante, cette bonne Sœur obtint de nos Supérieurs la permission de porter le nom de Marguerite Marie.

Le 1er décembre, M. McMurray arrivait comme bourgeois à l'Ile-à-la-Crosse, en remplacement de M. McKenzie qui laissait le service de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Par lui nous recevions des lettres nous annonçant l'élection de N. T. Honorée Mère Dupuis à la charge de Supérieure Générale.

1873.

Le premier de l'an, le bon M. McMurray nous rendait visite et, sous mon adresse, laissait un billet de \$10.00 pour étrennes aux orphelins. Le 15 janvier, M. William Christie arrivait avec l'*Express* du Nord, accompagné de M. McFarlane, Bourgeois d'Athabaska. Ayant pris le dîner, 3 jours plus

tard, chez les RR. Pères, MM. Christie, McMurray, McFarlane, McKenzie, Cumming et Deschambault passèrent à la classe pour faire subir un examen à nos enfants. Ces Messieurs parurent satisfaits. M. Christie répondit en français à l'adresse qui lui fut présentée par une jeune montagnaise infirme, Isabelle Beketla. Il le fit d'une manière touchante et paternelle, encourageant les enfants à être toujours dociles, obéissants, leur montrant les sacrifices des missionnaires, qui, pour les instruire, avaient laissé patrie, parents, amis, etc., etc., etc. Ce discours impressionna vivement les enfants. En partant, ce bon Monsieur laissa un billet de \$25.00 au profit de nos orphelins.

Pendant le carême la pêche manqua à peu près tout le temps. Nous vivions au jour le jour, nos enfants surtout. Mais, grâce à Dieu, nous eûmes assez pour les nourrir. Avec quelle ferveur nous répétions tous les jours : " Divine Providence, qui nourrissez les pauvres, ayez pitié de nous ! "

Vers ce temps l'un de nos orphelins montagnais, Alexandre Wulli, âgé de 11 ans, atteint du croup, fit sa première communion le jour de l'Ascension. Il reçut le Saint Viatique le 19 juin et mourut le 23. Ce cher enfant était remarquable par sa discrétion. Le Rév. P. Legard l'avait pris pour son petit commissionnaire. Il l'envoyait vingt fois le jour chercher quelque chose à sa chambre ; mais jamais il ne trahit sa confiance. Il ne voulait pas même dire ce qu'on l'envoyait faire. Cher petit, jouis de ton bonheur et prie pour nous !

Le 25, un engagé nous amena une vache, la meilleure, à laquelle un jeune montagnais venait de casser une patte. Il fallut la tuer. C'était un malheur pour nous. Quelques semaines avant cet accident, nos chiens dévorèrent 2 beaux veaux d'un an, gras et forts. C'est là une de nos grandes misères ; car tous les ans, ces chiens, indispensables d'ailleurs, nous dévorent quelques veaux, et s'attaquent même aux vaches, leur faisant des morsures fort difficiles à guérir.

Le 24 juillet nous ouvrons notre porte à l'infortune personnifiée, Thérèse, une pauvre montagnaise, presque aveugle et folle, abandonnée de tout le monde. Comme le pays était inondé et que nos pauvres gens avaient grand'peine à

vivre, la pauvre malheureuse n'avait pas toujours de quoi apaiser sa faim. Elle faillit même se noyer plusieurs fois en venant à la Mission. Emue de compassion, je lui offris un gîte dans notre petite cuisine, malgré les désagréments indubitables que je prévoyais devoir en résulter. Je lui fis donc sa toilette et lui annonçai qu'elle resterait avec nous. La pauvre infortunée ne se possédait pas de joie. Elle me répétait cent fois : merci. Dans le moment elle avait assez bien son jugement ; mais bientôt la réaction se produisit. Elle devint folle à lier. Elle passa huit jours sans prendre une bouchée de nourriture, criant, pleurant, le jour et la nuit, demandant un couteau pour se tuer. Enfin, épuisée, elle s'apaisa, mais pour recommencer bientôt après. N'importe, nous l'avons reçue pour l'amour du bon Dieu, nous la garderons.

Le 31 juillet, Mme Murray arrivait au pays, avec un jeune enfant de 3 ans. Nous allâmes saluer cette bonne-dame dès le lendemain. Aimable et gracieuse, elle nous accueillit comme des amies, comme des sœurs. Elle s'était chargée de nombreuses lettres pour nous. Ce fut par ces lettres que nous apprîmes que nos chères Sœurs de Saint-Hyacinthe, voyant notre misère et notre rude besogne, offraient deux de leurs bonnes Sœurs pour nous venir en aide : nos Sœurs Senay et Leblanc. Elles étaient même rendues à la Rivière Rouge, attendant l'heure du départ.

Le 13 août, nous avions la douleur de serrer dans nos bras pour la dernière fois notre bien-aimée Sœur Pepin, que l'obéissance rappelait à Saint-Boniface. Nos cœurs souffraient au delà de toute expression, en voyant partir cette chère compagne de fondation, celle qui, pendant 13 ans, avait partagé, sans adoucissement, nos peines, nos privations, nos ennuis et nos épreuves de tous genres. Notre union, cimentée par de tels liens, paraissait indissoluble ! Il nous semblait que, parvenues sur cette plage sauvage et lointaine, nous devions, après nous être usées pour nos enfants des bois, y dormir ensemble notre dernier sommeil ! Pourquoi donc nous séparer ? Les adieux se firent pourtant et elle partit. Parvenue au poste de l'obéissance, cette compagne aimée n'oublia pas celles qu'elle avait laissées sur l'Île du Sacri-

fice. Depuis 13 ans, elle n'avait ni vu, ni goûté le pain. Au premier repas qu'on lui servit, apercevant un bon pain, cet aliment si naturel à la vie, elle se prit à pleurer et n'en voulut pas manger. " Et comment manger du pain tandis que mes Sœurs là-bas n'en mangent pas depuis 13 ans?... Mais disons de suite qu'aujourd'hui cette privation a cessé.

Les pluies furent si abondantes cette année, que nous fûmes inondées par les eaux de notre immense Lac. Nous pouvions voyager en canot, en barge même, là où les années précédentes on passait à pied sec. Quand le vent soufflait impétueux, les vagues venaient se briser sur la maison, et l'eau entraît dans la cour de l'église : presque toutes les clôtures donnant sur le Lac furent emportées par l'eau. Tout étant inondé, nos animaux ne pouvaient paccager nulle part. Nous les voyions jusqu'au genou dans l'eau, mangeant les feuilles de saules, etc. La nuit ils paccageaient dans notre cour, nous empêchant bien souvent de dormir, à cause du bruit que faisaient leurs clochettes. Pendant longtemps les missionnaires craignirent que la rareté du foin ne les obligeât à tuer la moitié des animaux. Mais, Dieu aidant, et grâce au dévouement et au zèle infatigables du bon Frère Némoz, la mission a pu ramasser assez de foin pour en conserver un certain nombre et les hiverner *tant bien que mal*. Mais quelle peine ce bon Frère se donna pour se procurer cette quantité suffisante. Il fut obligé, avec 2 hommes, de faucher dans l'eau à la glace jusqu'au genou, et de transporter ce foin plus loin dans des places non inondées, pour le faire sécher. Pour récompense il hérita d'un rhumatisme ambulante qui le fait encore beaucoup souffrir.

Depuis longtemps déjà nous attendions nos bien-aimées Sœurs Senay et Leblanc. Nous étions lassées, déconcertées. Le 26, tout-à-coup, vers une heure, nous entendons crier : La barge ! la barge ! La barge dans notre pays, c'est le steamer des pays civilisés. Son arrivée est tout un événement. Nos nombreux chiens, disait naïvement une de nos Sœurs, sentent que c'est de l'extraordinaire. Aussi, faut-il les voir s'empresse de se rendre au rivage en s'agitant la queue, et attendre comme s'ils y comprenaient quelque chose. Pour nous, nous étions là, attendant avec impatience. La barge

accoste et nous embrassons avec attendrissement nos chères Sœurs Senay et Langelier, ainsi que notre bonne et dévouée demoiselle Angélique Jetté, qui, à l'instar de ses devancières, venait partager notre dur labeur et nos mille privations ! Toutes pleuraient de bonheur et d'émotions ! Nous les conduisîmes à l'église. Agenouillées au pied du Dieu, compagnon de notre exil, toutes ensemble nous lui fîmes le sacrifice de notre vie, de nos forces pour le salut des pauvres sauvages.

Ces auxiliaires ne pouvaient venir plus à temps : aussi l'ouvrage ne leur fit pas défaut. Notre bonne Angélique se dévoua, avec une ardeur qui ne se ralentit pas, au soin du ménage et surtout du jardin et de la basse-cour. Par ses soins constants et assidus elle améliora de beaucoup notre position. Que de biens peut faire une âme dévouée comme cette bonne fille ! Aussi, comme elle nous est chère, notre dévouée et infatigable Angélique, qui a toutes les attentions et les bontés d'une mère pour nous.

Notre bonne Sœur Langelier, qui avait été envoyée à la place de ma Sœur Leblanc, et ma Sœur Marguerite-Marie, chargées toutes deux du soin de la classe des enfants, se mirent courageusement à l'œuvre le 12 septembre, jour de la rentrée des élèves. Toutes deux allèrent avec leurs enfants se consacrer au Sacré-Cœur, avant de commencer leurs travaux. Pour la première fois, nous allions enseigner l'Anglais : 10 garçons et 16 filles prirent place sur les bancs de notre petite école.

Le 22, l'orge étant coupée et serrée, nous commencâmes à moissonner notre blé ; après quatre jours de travail tout était engerbé. Puis, par un vent glacial, nous récoltions 405 barils de patates. Le caveau et les caves des deux maisons étaient remplis ; mais quelques semaines plus tard, nous nous aperçûmes qu'elles se gâtaient. Il nous fallut donc toutes les retirer, les laver, les faire sécher et les remettre au caveau de nouveau. Nous en perdîmes au moins 150 barils. Confiantes en la divine Providence, nous nous gardions bien de nous inquiéter. Nous avons eu trop de marques de cette bienfaisante Providence, durant le cours de ces 13 années, pour nous inquiéter désormais. En effet, que de fois le lac nous

a refusé les quelques poissons que nous lui demandions pour soutenir nos forces épuisées, et cependant, par un secours ou un autre, nous avons de quoi vivre. Que de fois nous avons répété dans notre admiration les belles paroles de N. Vénérée Fondatrice, Madame D'Youville : “ *Toujours à la* “ *veille de manquer de tout, nous ne manquons jamais, du* “ *moins du nécessaire.*”

En terminant ce trop long récit, où j'ai dû faire, pour être véridique, des aveux qui auraient dû rester dans le secret, disons, cependant, qu'à l'heure présente, notre position s'est de beaucoup améliorée. Nous sommes à la veille de prendre possession d'une nouvelle maison, qui nous mettra de suite en mesure d'opérer un plus grand bien parmi nos chers enfants sauvages, comme aussi de recueillir plus de pauvres infirmes.

[Les Missions Catholiques]

KOUANG-SI (Chine).

La persécution à San-Pan-Kiao.

Lettre de M. Pernet, missionnaire au Kouang-Si, à Mgr Foucard, Evêque de Zéla et préfet apostolique du Kouang-Si.

Monseigneur,

Ce matin, 5 octobre (1883), pendant que je disais la sainte Messe, trois à quatre cents misérables ont envahi la maison; je n'ai pu quitter que la chasuble. Les portes enfoncées, j'ai été saisi et frappé à coups de plats de sabre, j'en ai le corps tout meurtri. On m'a ôté tous mes habits; excepté mon pantalon et ma chemise. On voulait me tuer; on me lia les mains derrière le dos à une poutre qui soutient le toit de la salle d'étude des latinistes, d'où j'ai vu tout le pillage. On veut tuer aussi le Père Lavest.

Une première fois on me détache et on me mène, ou plutôt l'on me traîne, bien que je n'aie pas fait la moindre résistance, dans le *hak-teing* (salle des hôtes), où les uns veulent me massacrer et les autres me défendre.

Enfin, on me ramène et l'on me rattache à la colonne.

J'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie, j'espère qu'il l'acceptera. Je vous prie de me bénir; grâce à Dieu, je n'ai à me reprocher aucune faute grave.

Le pillage fini, j'ai été entraîné ici les mains liées derrière le dos. Je ne sais trop où je suis. On dit qu'à vingt-cinq ans il est dommage que je meure. On veut que je me rachète, mais impossible d'y penser. Ils exigent pour le moins mille taëls. Donc ma mort est décidée! *Deo gratias!* Le motif de la religion n'est pas étranger à ma mort. Je désire qu'elle serve au bien de la mission. Que le bon Dieu vous conserve longtemps au Kouang-Si, et qu'il protège les missionnaires! On m'a laissé mon scapulaire.

Votre enfant soumis et obéissant jusqu'à la mort.

PERNET J., *miss. ap. du Kouang-Si.*

5 octobre 1880.

Dans une autre lettre, en date du 10 octobre et adressée à M. Delpech, supérieur du séminaire des Missions Etrangères de Paris, M. Pernet, toujours prisonnier, confirme la nouvelle de son arrestation et donne quelques détails.

Foung-foung-kign, en prison, le 10 octobre 1883.

Notre mission est encore à l'épreuve. J'ai été pris à Sanpan-kiao, le 5 courant, vers cinq heures du matin, pendant que je disais la messe. C'était le 1^{er} dimanche du mois, le P. Lavest était en tournée : je devais, après le saint sacrifice, faire le chemin de la croix avec les chrétiens. Le bon Dieu en a disposé autrement. Que son saint nom soit béni en tout, partout et toujours !

Si je n'ai pas été tué, c'est par une protection de la Sainte Vierge. On m'a appliqué bon nombre de coups de plats de sabre. On m'a dépouillé de tous mes habits. On m'a lié à une colonne d'où j'ai pu voir tout le pillage, il y avait là trois à quatre cents forcenés que je crois être soudoyés par le prétoire. La suite nous en donnera la preuve. J'ai été détaché une fois et conduit à la salle de réception où l'on voulait me tuer. Quelques-uns des assaillants s'y sont opposés. On m'a attaché de nouveau.

Le pillage terminé, on m'a conduit ici, les mains liées derrière le dos, nu-pieds, sans chapeau ; le ciel était couvert d'abord, il pleuvait même un peu, mais le soleil reparut et devint très ardent. J'étais tranquille et résigné ; jamais mon cœur n'a été si bien en paix que depuis. Mon scapulaire seul m'a été laissé.

A présent on ne parle plus de me tuer... Le prétoire agit et demain je dois être conduit à Quay-yun pour être mené à Canton ou à Hong-Kong. Je souffre des coups appliqués sur le cœur ; je ne mange pas, mais je compte sur la divine Providence pour demeurer dans ma chère mission du Kouang-Si, afin d'y travailler encore à la gloire de Dieu. Les gens du prétoire craignant, en effet, que je ne meure en route, veulent recommencer leurs vieilles histoires. L'envoyé du mandarin de Quay-yun, dit, en m'abordant :

“ Le peuple ne veut pas de vous ; que venez-vous faire ici ? ”

La réponse était prête. Les milliers de catéchumènes qui se préparent ici même au baptême et qui demandent le Père à grands cris, me fournissaient une preuve irréfutable. Il se tut...

Le P. Lavest a été arrêté le lendemain 6 octobre par la même bande à Cha-tong dont il visitait les chrétiens et les catéchumènes. Hier matin, quand je m'éveillai, je trouvai un petit billet du P. Lavest, ainsi conçu :

“ Courage ! je suis entre les mains de la même bande, ce soir trois cents furieux doivent venir pour me tuer ; d'autre part on agit pour me délivrer, qu'arrivera-t-il ? tout est entre les mains de la divine Providence. Si je ne suis pas massacré, demain matin je serai à Quay-yun.

Le courrier du P. Guimbretière qui m'a envoyé papier, plumes et encre, est parti trop matin pour me donner des nouvelles. Qu'est-il advenu à mon confrère (1) ? Chaque jour, à chaque instant, je prie pour que le bon Dieu éclaire nos malheureux persécuteurs et les convertisse.

Après ma délivrance, je vous écrirai les détails de mon arrestation.

Le 6 octobre, M. Lavest, cerné de toutes parts par ses persécuteurs, écrivait à la hâte le billet suivant :

6 octobre.

Je suis cerné, impossible d'échapper. Je suis inquiet du P. Pernet, pris et emmené et de mes chers enfants des deux orphelinats. J'aurais bien voulu voir Mgr Foucard. D'ailleurs je suis très tranquille et heureux de souffrir un peu pour mes péchés. Je ne sais ce qui arrivera.

Priez pour moi pauvre pécheur ; tout en N. S. et en Marie Immaculée.

J. M. F. LAVEST, miss. ap. K-Sy.

En nous transmettant ces premiers détails du désastre qui frappe sa mission, Mgr Foucard ajoute :

La cause de cette persécution, c'est la haine de la religion et l'abandon des mandarins : depuis l'expédition du Tong-King, ils ne tiennent plus compte des traités. J'espère que

(1) Au dernier moment nous apprenons la délivrance des deux missionnaires ; à bientôt les détails de cette affaire.

nos confrères qui ont souffert plus ou moins auront la vie sauve. Quant à nos établissements, ceux qui ont été détruits comme les autres, ils sont toujours entre les mains de la divine Providence.

LETTRE DE M. PERNET, MISSIONNAIRE DU KOUANG-SI,
A SA FAMILLE.

Quay-Yun (Kouang-Si), 3 novembre 1883.

...Vers cinq heures et quelques minutes, je commence la Ste-Messe ; les chrétiens, les enfants des deux orphelinats, les maîtres et les gens de la maison récitaient les prières, comme à l'ordinaire, à haute voix. Soudain, une énorme pierre, lancée sur le toit de la chapelle, enfonce les tuiles ; en même temps les assaillants armés pénétraient dans la maison en poussant des cris ; il pouvait y en avoir de deux à trois cents. Ils avaient lié dans leur queue roulée sur la tête une petite branche de feuillage. En un clin d'œil, tous nos gens sont sortis de la chapelle. Mon servent de messe les imite et je reste seul à l'autel. Ne connaissant rien de ce qui se passe à l'extérieur, j'hésite un instant, mais ne voyant plus personne, je prends mon calice, pour le soustraire à la rapacité des pillards. Soudain la porte est enfoncée. Impossible de fuir ni de me cacher : les bandits se précipitent sur moi et m'entraînent au milieu de la cour. Mon étole et mon manipule sont mis en pièces, mon cordon arraché avec violence ; j'essaie de quitter mon aube ; mais je reçois à l'instant force coups de sabre sur le côté, sur la poitrine, sur le dos et sur les bras. Je n'oppose pas la plus légère résistance. A ce moment, je vois entre les mains d'un brigand un des enfants de l'orphelinat. Je lui crie :

“ Ne crains rien, prie le bon Dieu ”, et en même temps je le bénissais.

De mon côté, j'implorais le secours d'en haut. Je croyais bien alors être sacrifié à la rage de mes persécuteurs. Le ciel m'apparaissait ouvert pour me recevoir ; d'ailleurs, je me possédais parfaitement bien.

Les misérables fendent mon aube par devant, au moyen d'un grand sabre ; mon amict, ma longue robe, mes autres

habits, tout est arraché avec violence. J'ignore ce qui les a déterminés à me traiter de la sorte, ainsi que tous les gens de la maison, car, chose inouïe, même les vieillards de soixante-quinze ans ont été dépouillés de tout, quoique les voleurs aient quelque respect pour les personnes âgées et les enfants.

Une forte corde sert à me lier les mains derrière le dos, et l'on m'attache à une poutre qui soutient le devant du toit de la salle d'étude des latinistes. Ma queue est roulée autour de la colonne. On m'avait ôté mes souliers ; mes bas avaient été épargnés. Je suis soumis ainsi aux outrages de tous ces malheureux païens. Je n'étais pas robuste en ce moment. Depuis mon arrivée en Chine, j'ai toujours souffert plus ou moins du climat, cependant la surexcitation produisit en moi comme un renouvellement de forces.

J'assiste dans cet état au pillage de la maison et de la chapelle. Quelle douleur de voir briser cet autel où j'offrais le saint sacrifice, de voir arracher et déchirer les images, les tableaux... ! Cette scène est une représentation de celles qui doivent se passer en enfer ! Le crucifix que je porte sur la poitrine m'est enlevé, on me laisse mon scapulaire, j'ai cru voir en cela une protection de la Sainte Vierge. Tous les brigands à peu près sont venus à tour de rôle m'insulter, me tirer par les cheveux, par la barbe. Tous me demandaient ce que c'était que mon scapulaire ; les uns même, pour exciter sans doute la cupidité des autres, disaient : " C'est une montre." Aucun n'osa me le ravir. Dans le fond de mon cœur j'en remerciai mon auguste protectrice.

Le pillage se continue avec le même acharnement. Il pouvait y avoir deux heures que j'étais attaché à la colonne, lorsque ces misérables me délient au milieu de menaces de mort et de clameurs prolongées. Ils me conduisent dans le *hak-teing* (salle de réception), où ils veulent me massacrer. Les sabres se lèvent, les lances se croisent, je me recommande au bon Dieu et je me dispose à mourir. A ce moment s'éleve un conflit entre les brigands ; les uns veulent me tuer, les autres s'y opposent ; plusieurs m'entourent pour me protéger, pendant que les autres se battent avec ceux qui ont juré ma perte. Dix à quinze minutes se passent ainsi entre la

vie et la mort. Jamais mon âme n'a été plus tranquille ; j'étais arrivé à la réalisation de mes rêves. Cependant, après de longues contestations, on me ramène à ma colonne ; j'y suis lié de nouveau et les injures continuent. On allume un grand feu à côté de moi ; j'ai cru qu'on allait me brûler ; j'avais presque horreur de ce supplice.

Les brigands firent cuire le riz et un de nos porcs qu'ils avaient tué sur place. N'ayant pas assez de bols, ils se servent de tuiles pour manger le riz qu'ils s'arrachent les uns aux autres. Quelle scène dégoûtante ! On m'offre du riz, je le refuse ; la vue de ces horreurs m'avait ôté tout appétit.

Vers onze heures du matin, les persécuteurs se disposent à partir. Le mandarin de Quay-Yun, prévenu dès sept heures et demie par le P. Guimbretière, aurait pu envoyer des soldats pour arrêter les coupables ; mais il les avait lui-même soudoyés, comme nous l'a démontré la suite, et il ne bougea pas.

Les brigands me détachent de la colonne ; je marche tête nue, les mains liées derrière le dos ; on me presse d'aller vite, sous peine de me frapper. Je fais mon possible, ce qui ne les empêche pas de m'asséner plusieurs coups sur le dos. Quelques-uns me précèdent, portant triomphalement leurs drapeaux ; cinq à six m'entourent armés de fusils, de lances, de piques, de sabres et de grands couteaux. Les autres viennent par derrière emportant le butin.

Ils emmènent la directrice de l'Orphelinat avec plusieurs filles et un enfant de l'Orphelinat des garçons. Pendant l'absence du P. Lavest, qui visitait son district, j'étais chargé de la direction des deux établissements séparés ainsi que des séminaristes au nombre de cinq.

J'aperçois le long de la route plusieurs chrétiens effrayés, qui se cachent pour me voir passer. Il tombe une petite pluie fine qui pénètre mes membres. On me fait traverser les rizières et les montagnes ; partout les païens accourent sur mon passage pour m'accabler d'injures.

Après une lieue de marche, nous rencontrons une rivière, je prie l'un des pillards de m'enlever mes bas qui avaient pris quantité de boue. Je fais encore trois lieues pieds nus, sur de petits graviers, si bien que mes pieds furent écorchés et enflèrent.

Le soleil reparut et augmenta encore mon tourment. Ici, au mois d'octobre, en plein midi, la chaleur est insupportable. Les Chinois-eux-mêmes ne sortent qu'avec des parasols ou de larges chapeaux. En temps ordinaire, et sans nécessité, j'évitais de sortir en plein midi, même avec mon parapluie ; car le soir ou le lendemain, je ne manquais pas de sentir un violent mal de tête. Ce que je redoutais le plus ce jour-là, c'était une fluxion de poitrine, ou plutôt je m'attendais à être mis à mort.

A mesure que nous avançons, la bande s'élargit. Il en était accouru de tous les villages sous la direction de plusieurs grands chefs.

Ces brigands ne le sont pas de profession, mais d'occasion. Tous les Chinois de cette contrée en sont là ; le désir des sapèques est leur défaut. Si le chef leur promet une part du butin, ils iront accroître sa bande. Quant aux chefs eux-mêmes, ils ont leur maison, leur famille ; le plus souvent ils sont connus pour tels ; mais quelques taëls livrés au mandarin les mettront à couvert de la justice chinoise. Dieu ! quelle justice. Quand donc nos saintes lois du christianisme seront-elles implantées ici ? Ou plutôt, quand donc ces pauvres cœurs seront-ils transformés par les vertus chrétiennes ?

Nous arrivons près d'un village où l'on fait halte. Les pillards se divisent. Les uns vont à gauche, les autres demeurent là. Les habitants se pressent autour de moi pour me voir. J'ai été cependant l'objet d'un acte de charité presque héroïque. Pendant que tout le monde se rit de moi, un homme s'avance, me salue, me fait asseoir, invite les brigands à me délier, et, sur leur refus, il me délie lui-même. Il me fait apporter un peu de *tchok* (riz cuit dans beaucoup d'eau). Je n'avais pas d'appétit ; il me répugnait de manger en présence de cette foule mal intentionnée. Je refuse une première fois ; à la fin, je cède à ses instances et j'avale quelques gorgées d'eau de riz.

Ce qui redoublait surtout les rires de la foule, c'était ma queue qui avait cédé aux tiraillements. Les voleurs l'avaient attachée à la corde qui me liait les mains derrière le dos. Mes cheveux encore peu longs et en désordre excitaient la curiosité, et l'on ne m'épargnait pas les injures. Cet homme

s'offrit à me tresser la queue ; j'acceptai avec reconnaissance, et aussitôt il me rend ce service. Dans mon cœur je demandai à Dieu d'accorder la grâce de la conversion à ce pauvre païen. Bientôt nous reprenons notre marche. Les brigands veulent me lier de nouveau les bras ; cet homme s'y oppose en répondant de moi ; il essaie en même temps de me rassurer, en disant qu'il n'y a plus que quatre *lis* de distance.

Vers trois heures du soir nous arrivons à Foung-foung-leign. Le chef de la bande nous avait devancés à cheval ; il me reçoit d'un air hautain, tout en ayant l'air de s'intéresser à moi. On m'apporte de l'eau pour me laver les pieds, et l'on me fait passer de mauvais souliers. On m'invite aussitôt à me rendre à l'arrière de la maison ; les brigands me suivent. Le chef m'adresse ainsi la parole :

—“Ceux qui l'ont saisi ce matin veulent te tuer ; je me suis porté garant de ta personne, et je te conduirai dans ton pays. Il faut nous donner de l'argent, sans cela tu seras exécuté.”

—“ Pour ce qui est de me *rapatrier*, lui dis-je, ce n'est pas ton affaire ; l'Empereur de la Chine m'a autorisé à venir prêcher la Religion au Kouâng-si, je n'en sortirai pas. Quant à l'argent, tu le sais, je n'ai plus une seule sapèque, je ne puis t'en donner.

—“ Il faut que tu en demandes à Quay-Yun.

—“ Le Père de Quay-Yun ne peut me racheter, il n'a que le strict nécessaire.

—“ Ecris donc à l'évêque.

—“ Je ne sais pas si Monseigneur le pourra ; toujours faut-il plusieurs dizaines de jours avant que je reçoive la réponse.

—“ Eh bien, nous te garderons ici jusqu'à ce moment.”

Je demande du papier, de l'encre et un pinceau chinois. Mon but était de profiter de cette occasion pour informer Mgr Foucard, notre vénérable préfet apostolique, de ce qui s'était passé à San-Pan-Kiao. Je prévenais aussi mon évêque de la résolution qu'avaient prise les brigands de tuer le Père Lavest. Ce missionnaire qui visitait son district, a été cerné à 7 ou 8 lieues de là dans la maison d'école du village, par les mêmes individus ; ils voulaient le mettre à mort ; mais des satellites sont arrivés pour le protéger, et il a pu revenir à Quay-Yun.

Le chef de la bande, sorti afin de s'entendre avec les autres sur la somme à fixer pour ma rançon, rentre bientôt et me dit :

—“ Ecris six mille *taëls* (environ 45 mille francs).”

Vous comprenez que c'était une plaisanterie, je le crus et remarquai, et il descend jusqu'à mille *taëls*, somme exorbitante encore (près de 8 mille francs)

—“ Si tu demandes trop, ajoutai-je, tu t'exposes à ne pas recevoir une sapèque (10^e partie d'un sou français) ; si au contraire tu es raisonnable, il est possible que l'évêque me rachète.”

J'espérais qu'en traînant en longueur je pourrais être délivré par le mandarin. On m'invite à prendre quelque nourriture. Le repas se composait de viande de porc et de *tao sou*. Je me contentai d'un peu de *tao sou* fait avec des pois. Ce mets n'est pas des plus appétissants, mais à la guerre comme à la guerre ! Pour la viande, nous étions au vendredi. Du reste, je n'avais pas envie de manger.

Le soir on me conduit dans un petit cachot obscur, et un brigand, l'un des plus acharnés, se couche sur le même lit que moi. Cette nuit me parut bien longue en semblable compagnie. La porte avait été fermée au cadenas à l'extérieur.

Je récite plusieurs Rosaires en comptant les Ave sur mes doigts. On ne m'avait laissé que mon scapulaire en fait d'objets religieux.

Je passai la journée du samedi dans un cachot obscur mais un peu plus large. J'y fus visité par plus d'un millier de païens auxquels je prêchai la Doctrine à plusieurs reprises. Je fus menacé de mort par plusieurs, et ce jour-là mes voleurs tinrent une conduite peu rassurante.

Le dimanche encore, mêmes tracasseries. Les chrétiens et les catéchumènes étaient impitoyablement écartés. Cependant dans la matinée un chrétien arrive jusqu'à moi, malgré mes gardes ; dans la crainte de le compromettre, je m'abstiens de lui parler, comme s'il m'eût été inconnu ; le soir un catéchumène entre de force, et me salue hardiment en me disant les paroles d'usage parmi les chrétiens : “ Père, que le bon Dieu vous protège ! ” Il me parla à cœur ouvert, mais je ne pus rien savoir de certain sur mon confrère, le cher Père Lavesl.

Le soir à souper, je me trouve en présence de quatre nouveaux hôtes. L'un d'eux était venu s'établir dans le *hak-teing* (salle d'audience). Il n'avait pas fait le moindre cas de moi ; c'était un envoyé du mandarin de Quay-Yun, et les brigands me dirent que c'était un de leurs amis. Je pus m'en rendre compte dans la suite : il causait avec le chef comme avec son propre frère.

—“ Que viens-tu faire ici, me disent-ils, quand le peuple ne veut pas de vous ? ”

—“ Le peuple ne veut pas de nous ? mais d'où vient que le P. Lavest a plusieurs milliers de catéchumènes dans ce pays-ci ? D'où vient aussi que, durant mon séjour à San-Pan-Kiao, j'ai reçu une invitation de la part de plusieurs villages pour aller leur prêcher la religion ? ”

Ils ne répliquèrent pas un mot. Je leur rappelai l'obligation qu'avait le mandarin de me délivrer, et la mauvaise volonté dont il avait fait preuve jusque-là.

—“ Il faut de l'argent et le Mandarin n'en veut pas donner. ”

—“ S'il ne veut pas donner de l'argent, qu'il envoie ses soldats. ”

—“ Les brigands ne craignent pas les soldats, car les soldats sont des brigands, et les brigands sont des soldats. ”

Voilà un aveu qui n'est malheureusement que trop vrai. Le lendemain deux courriers étaient envoyés au Mandarin qui donnait l'ordre de me conduire au prétoire.

Je dus attendre encore trois jours, pendant lesquels je ne pouvais pas manger un seul grain de riz ; les coups appliqués sur la poitrine me faisaient souffrir.

Cependant le jeudi matin, les quatre envoyés du Mandarin se préparent à partir, ils m'annoncent qu'il n'y a pas de chaise pour moi, qu'il faut attendre au lendemain.

“ Non, leur dis-je, je ne veux pas demeurer plus longtemps ici, que l'on me fasse venir une chaise, ou bien que l'on me donne un cheval ; aujourd'hui même je veux aller à Quay-Yun ; sinon je vous suivrai ; et s'il m'arrive quelque chose, vous serez responsables. ”

Ils se concertent avec les brigands ; ils ont de longs entretiens à voix basse, ce qu'ils avaient fait également les trois

jours précédents. Ils boivent le vin jusqu'à s'enivrer d'une manière hideuse. L'un d'eux était ivre-mort, et les autres n'en étaient pas loin. Les sourires traitres échangés entre les gens du prétoire et les brigands ne me rassuraient guère. Mes craintes augmentèrent encore, quand je vis ces derniers se préparer à nous accompagner. Ils avaient deux fusils chinois avec leurs longues mèches allumées. Je sors, je m'installe dans ma chaise et l'on se met en marche. La directrice de l'orphelinat allait à pied ; elle était escortée par les brigands. Je craignais qu'ils ne me jouassent quelque tour ; je me recommandai à la Très Sainte Vierge et à mon Ange Gardien ; je renouvelai de nouveau à Dieu le sacrifice de ma vie et je récitai mon Rosaire. Au lieu d'aller directement par voie de terre à Quay-Yun, nous fîmes les deux tiers de la route en bateau, sous prétexte d'éviter les voleurs !

Environ trois lys avant d'arriver à la barque, les brigands firent diversion en tirant plusieurs coups pour effrayer la religieuse. Ils s'en allaient à droite pendant que mes porteurs se dirigeaient sur la gauche.

Je donnai ma bénédiction à cette pauvre femme afin que le bon Dieu la soutint dans ses peines et ses souffrances. Installé dans la barque, j'étais rassuré ; j'étais prêt à me jeter au fleuve et à me sauver à la nage dans le cas de danger. Il m'est arrivé déjà une fois de traverser ainsi le fleuve ; il a environ 200 mètres de large ; j'ignore sa profondeur.

Vers les huit heures du soir nous parvenons à Quay-yun, je faisais triste figure avec mon costume, pantalon et chemise, désormais ma seule fortune. L'on me fait passer dans plusieurs salles pendant que l'on prévient le Père Guimbretière de mon retour.

Deux catéchistes m'arrivent avec une carte du Père, ils me font la prostration chinoise. Mon intention était de rester au prétoire pour me faire soigner par le madarin ; je désirais seulement que la religieuse fût conduite à la maison, elle ne pouvait rester impunément dans le prétoire.

Vers neuf heures et demie ou dix heures seulement, le mandarin m'admet à l'audience, un des hommes qu'il avait député pour me ramener me servait d'interprète, je parlais le cantonais ; la langue officielle est la langue mandarine,

dont je ne sais pas encore le premier mot. Ici il est nécessaire de savoir plusieurs langues, mais il faut d'abord bien en posséder une première afin de travailler avec fruit.

Nous causâmes longtemps avec le mandarin. Dans cet intervalle un des catéchistes revint et sans faire une genuflexion devant le mandarin (ce qui est dans l'étiquette chinoise), il me la fit à moi. Cet acte indisposa le mandarin qui se leva, descendit de son siège et se fâcha contre mon homme. Pour moi, ne pouvant m'abaisser jusqu'à me mettre à genoux devant le mandarin, je m'étais contenté du grand salut, qui consiste à joindre les mains devant les yeux et à faire l'inclination.

Le mandarin ne voulait pas consentir à renvoyer la religieuse sans moi ; ne pouvant exposer cette femme, je me déterminai donc à rentrer le soir même.

Le Père Guimbretière me prêta des habits et une chaise ; il était onze heures et demie du soir. Catéchistes, maîtres d'écoles, enfants des orphelinats, tous m'attendaient avec impatience ; leur visage me montrait qu'ils étaient encore sous l'impression de la terreur.

Réunis à la chapelle, nous remercions d'abord le bon Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me ramenant au milieu d'eux. Ensuite tous viennent me saluer tour à tour. Le lendemain matin avant la messe, je leur faisais une courte allocution pour les encourager dans les circonstances présentes et les engager à mettre leur confiance en Dieu.

Le Père Lavest ne revint que deux jours plus tard, le samedi soir. Des courriers avaient été expédiés à Mgr Foucard, d'autres avaient été envoyés auprès du Père Chouzy, parti pour fonder un poste dans le nord de la province à dix journées de Quay-yun.

Nous sommes aujourd'hui tous les quatre réunis dans une petite résidence. Les affaires sont pendantes, les autorités locales ne bougent pas. Qu'en résultera-t-il ? Nous sommes entièrement entre les mains de Dieu. Prions ensemble, et faites prier afin que la paix se rétablisse, et que nous puissions continuer notre œuvre qui commençait à être si prospère.

LETTRE DE M. LAVEST, MISSIONNAIRE AU KOUANG-SI

Nouveaux détails.

Quay-Yun, 10 novembre 1883.

Depuis l'année dernière, notre petit poste de San-Pan-Kiao avait pris de l'extension. Deux orphelinats de garçons et de filles venaient de surgir comme par enchantement au milieu d'une population païenne. Parmi les enfants des écoles, cinq montrant pour l'état ecclésiastique des marques de vocation aussi certaines qu'on peut les demander à cet âge, Mgr Foucard avait, sur ma demande, permis d'élever un petit séminaire. Des conversions en masse dans la préfecture et dans trois arrondissements de mon district m'avaient engagé à établir une école de catéchistes.

Il y avait déjà une école de médecins-baptiseurs dont les débuts me donnaient de grandes espérances. Une petite pharmacie installée à côté me permettait de leur fournir à peu de frais les remèdes nécessaires.

En même temps que s'organisaient ces œuvres, j'avais pu bâtir une belle chapelle qui, grâce à des aumônes, soit en ornements, soit en images, soit en argent, avait été si bien décorée qu'elle faisait la consolation en même temps que la joie de tous. Les cérémonies avaient presque l'éclat de celles des grandes églises de France, car l'orphelinat m'offrait des enfants de chœur en abondance. Aussi les païens, soit par la renommée, soit par les livres que je répandais, connurent bientôt notre sainte religion et venaient entendre la doctrine.

Pour instruire les enfants des catéchumènes et aider aussi ces derniers à se préparer au baptême, je dus ouvrir des écoles. Mes ressources restreintes ne me permirent, à mon regret, d'en établir que vingt-trois au lieu d'une cinquantaine qu'on me demandait; et j'ai même dû, peu après, en diminuer encore le nombre pour le même motif.

Mgr Foucard, me voyant trop surchargé d'ouvrage et dans l'impossibilité de subvenir aux soins des orphelinats et à l'évangélisation, m'écrivit de préparer un logement pour un nouveau confrère. Peu après, M. Pernet arrivait pour parta-

ger mes travaux. Je lui laissai alors la direction de la maison et des orphelinats pour aller visiter les écoles et les chrétientés.

Depuis près de deux mois que j'étais en course, j'avais déjà inspecté onze écoles; et, non-seulement je ne trouvais nulle part d'entraves, mais partout je voyais des conversions nombreuses. J'étais au comble de la joie, et je venais d'acheter deux maisons qui, dans un prochain avenir, devaient être deux stations.

Le démon, jusqu'ici maître souverain dans ces pays païens, ne pouvait voir de bon œil tant de conquêtes. Aussi, ne devait-il pas tarder à faire éclater sa rage. Bien des fois, il est vrai, des menaces m'avaient été faites : on avait mis ma tête à prix ; on avait imprimé, affiché, débité toutes les horreurs imaginables. Cette guerre infernale, néanmoins, ne m'inquiétait pas beaucoup. Je tâchais d'agir avec le plus de prudence possible et laissait l'avenir aux soins de la divine Providence. Il faut l'avouer, j'étais loin de m'attendre au malheur qui devait frapper San-Pan-Kiao, car ce sont de ces désastres inouis qu'on voit rarement, même dans les pays sauvages.

Le 4 octobre, M. Pernet m'écrivait de San Pan-Kiao à Pang-Tong, où je me trouvais :

“ On vient me dire qu'un *Lyayeng* (chef de brigands) doit venir piller San-Pan-Kiao..., que les païens veulent faire sauter la chapelle avec de la poudre pendant que les chrétiens prieront.”

J'avais été tellement habitué à de pareilles nouvelles que j'en fus peu impressionné. Hélas ! ces menaces, avant deux jours, devaient avoir leur accomplissement.

Le lendemain matin, en effet, après avoir célébré le saint sacrifice de la Messe, avant le jour, selon mon habitude, je vis entrer précipitamment dans ma chambre le catéchiste et le maître d'école :

“ Père, s'écrient-ils, on vient de nous annoncer qu'hier soir à dix heures près de trois cents brigands sont allés piller San-Pan-Kiao.”

La lettre reçue la veille me revint immédiatement à l'esprit, et, quoique au dehors je fasse bonne contenance, je comprends bien que la nouvelle n'est que trop vraie.

J'envoie aussitôt deux hommes pour s'assurer de la vérité, et pendant ce temps, je réfléchis sur ce que j'avais à faire. Le soir un messenger me met au courant de ce qui s'était passé. Je voulais aussitôt partir pour aller sauver au moins les débris de ma chrétienté, lorsqu'on me dit que j'étais moi-même prisonnier.

La bande des brigands, en effet, s'était divisée. Pendant que les uns marchaient sur San-Pan-Kiao, les autres venaient me cerner à l'école pour piller ma maison et me tuer.

En arrivant, le chef de la bande, que j'avais connu très particulièrement, ne dissimule pas son dessein.

“ Je viens prendre le Père, ” dit-il à un catéchumène assez influent dans le pays.

Il veut entrer pour me saisir ; celui-ci lui répond :

— “ Mais y songes-tu ? De quel droit viens-tu ? ”

— “ Mon droit, je le tiens de haut, dit-il. A Canton et partout ailleurs, on chasse les *diables d'étrangers*. ”

Ce catéchumène, qui voulait me sauver, ajoute :

— “ Attends un instant. Es-tu bien sûr de ce que tu avances ? Du reste, ce n'est pas ainsi qu'il faut t'y prendre. A ta place, j'attendrais que la nouvelle fût bien certaine, et alors, au lieu de tuer le Père, je le conduirais hors de la frontière. Tu recevrais ainsi plus d'un millier de piastres pour récompense. ”

— “ Tu as raison, ” dit le chef des voleurs, après avoir réfléchi un instant.

Il communique la proposition aux gens de sa bande, et entre de ce pas dans ma chambre comme un ami et un protecteur. Il m'annonce les tristes nouvelles de San-Pan-Kiao, et en gémit. Il me propose même de lui donner mon cheval pour aller porter secours au P. Pernet, et le délivrer des mains des brigands.

Son projet était de se sauver avec le cheval. Je m'aperçois aussitôt de ses intentions hostiles.

— “ C'est inutile, lui répondis-je, quelqu'un délivrera le Père. ”

Après quelques autres paroles échangées, il se retira.

A la nuit, la mère d'un catéchumène arrive de plusieurs lieues de distance, trompe la vigilance des voleurs et demande à me parler. C'est son fils même qui l'introduit.

—“ Père, me dit-elle, sauvez-vous vite ; ce soir les brigands, qui ont pillé San-Pau-Kiao, doivent vous prendre et vous tuer. Ne restez pas ici.”

Je lui dis quelques paroles pour la rassurer et la renvoie. Elle s'en retourne chez elle et voyage toute la nuit. La pauvre femme ne savait pas que déjà il n'était plus temps de fuir.

Les brigands impatients avaient décidé de me prendre le soir même. Le chef du village, dont le neveu était catéchumène et maître d'école, s'y oppose et dit que, s'ils persévérent dans leur criminel projet, il faudra se battre.

Cette parole énergique déconcerte un peu les brigands, qui renvoient la chose au lendemain. Ma tête avait été mise à prix, 300 taëls, environ 2,400 fr.

La nuit je veux essayer de me déguiser et de partir à l'insu des voleurs. Impossible, toute la maison était bien gardée. Il y a des bandits sur tous les chemins qui aboutissent au village, il y en a autour de ma maison, il y en a dans ma chambre. Un d'entre eux, plus hardi que les autres, vient se poster en face de mon lit où il reste toute la nuit avec un grand coutelas. Je fais ma prière, me recommande à mon ange gardien, et me jette sur mon lit, où je m'endors profondément jusqu'au lendemain matin.

Je trouve cependant moyen de faire écrire au mandarin de Heing-Ip et de Vat-lam-tchaou, réclamant la protection que nous accorde le traité avec la Chine. Malheureusement il fallait quelques jours pour aller et pour revenir.

La nouvelle de mon arrestation est bientôt connue dans le pays. La foule se précipite dans ma chambre pour me voir. Je veux fermer ma porte, on la brise. Ne voyant pas de résistance possible contre la force, je laisse la porte ouverte et m'étends sur mon lit comme pour dormir. Deux domestiques et mon catéchiste se placent devant moi et me servent de rempart. Chacun fait ses réflexions. Les uns m'insultent, les autres rient, et d'autres semblent me plaindre. Il y en a quelques-uns qui, après m'avoir regardé de près, se retirent en faisant cette réflexion naïve :

“ Mais ce n'est pas un diable, c'est un homme comme nous.”

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Habitué à nous entendre appeler *diabes d'étrangers*, sans nous avoir vus, un grand nombre croient que nous sommes des *esprits mal-faisants* !

Je leur adresse alors la parole pour montrer que non seulement j'étais bien un homme, mais que je connaissais encore leur langage. Beaucoup, après m'avoir parlé, se retirent. Les plus hostiles restent, et j'ai à subir leurs importunités pendant toute la journée et une partie de la nuit.

Ce jour, comme les suivants, les chrétiens et catéchumènes, apprenant ma situation, viennent de tous côtés s'offrir pour m'arracher de cette captivité et me conduire en sûreté chez eux. Leur dévouement me touche, mais je refuse une aide dont je ne pouvais me servir en cette circonstance.

Le lendemain, j'entends dire qu'une centaine de brigands ont renforcé la bande et doivent me saisir après déjeuner. Aucun n'avait encore osé porter la main sur moi. Les catéchumènes demandent avec plus d'instances à prendre les armes pour me défendre. Je leur affirme que toute résistance est non seulement inutile, mais nuisible et pour eux et pour moi.

Presque tous se retirent. Je prie et fais un acte de contrition, me croyant arrivé à ma dernière heure. J'écris un petit billet que je confie à un chrétien pour être remis au P. Guimbretière. On avait déjà enlevé mon cheval ; la plupart de mes effets avaient disparu.

Après une heure ou deux d'attente, je vois arriver des groupes de chinois et j'entends du bruit. Je prends alors ma longue robe, j'attache autour de moi mon gros chapelet, et j'attends avec résignation. Je ne sais pas pourquoi il n'osent encore me saisir. J'aperçois moi-même, sans pouvoir les entendre, les chefs délibérer ensemble.

Deux ou trois jours durant, ils me laissèrent ainsi entre la vie et la mort.

Un jour, mon catéchiste, qui avait peur de mourir, s'abouche avec le chef de brigands, lui promet de l'argent et un réveil-matin, s'il nous conduisait jusqu'à Quay-Yun. Ce réveil était estimé par cet homme comme un objet de 700 à 800 fr.

Le chef de la bande ayant souscrit à cette proposition, le pauvre homme vient tout joyeux me l'annoncer. Ne voyant pas le brigand donner suite à ce projet, il dut bien revenir de cet espoir comme d'un beau rêve.

Un soir, on me pria de sortir et de me rendre au marché voisin pour chercher et découvrir des trésors. Les Chinois, qui nous regardent comme des hommes extraordinaires ou des esprits, nous croient capables de voir à cent pieds sous terre, et de découvrir les richesses qui y sont cachées.

Enfin, au bout de cinq jours, le mandarin de Heign-Ip ordonne aux notables du marché de Cha-tong de me protéger.

Dès ce moment chacun respira. Les brigands, sans trop s'éloigner, n'osèrent plus entrer dans ma chambre. J'envoyai de nouveau près de ce mandarin pour demander qu'il me fit conduire jusqu'à la ville de Quay-Yun. Nous avons dans cette ville un établissement, où réside le P. Guimbretière, à qui le P. Chouzy avait laissé le soin de la maison pour aller fonder un poste à Laou-Cheign, environ à dix jours de distance. San-Pan-Kiao n'étant éloigné que de trois lieues de Quay Yun, le P. Guimbretière avait pu recueillir mes gens et les enfants dispersés.

Le mandarin de Heign-Ip envoya, sur ma demande, des soldats et des satellites avec ordre aux notables de m'accompagner jusqu'à Quay-Yun. Il y avait dix jours que je n'étais pas sorti de ma petite chambre changée en prison.

C'était le samedi, jour consacré à la Sainte Vierge, qui devait voir ma délivrance, comme l'an dernier à Mok-kan dans de semblables circonstances, c'était en la fête de l'Immaculée Conception, que j'échappai aussi à la mort.

L'escorte était nombreuse. Outre les soldats et les satellites, il y avait cent et quelques chinois, soit gardes nationaux, soit chrétiens et catéchumènes. Les notables me suivaient à cheval avec les drapeaux du *Kong-kok* (mairie). Ces drapeaux, fusils, piques, lances me rappelaient le cortège qui accompagnait autrefois nos confrères condamnés à mort pour la Foi, quand on les conduisait au supplice. Tous sur le chemin accouraient pour me voir, et semblaient ne rien comprendre à un tel appareil.

Arrivé au gros marché de Kou-hu, je suis en un clin

d'œil entouré par une foule si malveillante qu'on a de la peine à la contenir. On me fait entrer dans une immense pagode pour me dérober à ces importunités. La multitude qu'on est impuissant à refouler me suit, et il y eut un moment où, ne pouvant respirer, je crus tomber suffoqué. Heureusement le chef du marché arrive et me conduit à la mairie. On délibère environ une heure, après quoi, on continue la marche. Sur le chemin, je trouve les chrétiens qui, avertis de mon arrivée, venaient à ma rencontre.

San-Pan-Kiao n'était plus qu'à trois lieues. Je voulais y passer afin de voir par moi-même les dégâts. Ce fut pour moi un moment bien pénible; il ne restait que les murs et la toiture. Là où, quelques jours auparavant, il y avait tant de vie, je ne trouvais maintenant que la mort! Comme j'avais entendu des menaces sur tout le parcours je ne crus pas prudent de coucher à San-Pan-Kiao; je poursuivis ma route jusqu'à Quay-yun.

Mes confrères, le P. Guimbretière, avec le P. Pernet, délivré de sa prison deux jours avant moi, me reçurent à bras ouverts, et les chrétiens firent partir force pétards. On récita ensemble la prière comme action de grâce. Il était environ neuf heures du soir.

Depuis le 13 du mois, je suis à Quay-yun avec mes gens et mes enfants chez le P. Chouzy qui me donne une aimable hospitalité, en attendant que je retourne à mon cher San-Pan-Kiao, comme j'en ai le dessein, quoique mes ennemis s'y opposent. Je cherche à réparer un peu le mal commis, pendant que mon confrère, le P. Chouzy, traite l'affaire avec les mandarins.

En temps de persécution, il n'y a pas grand espoir d'obtenir justice. En tout cas, je mets en Dieu toute ma confiance. Lui, qui m'a donné de bâtir et de fonder des œuvres ne m'abandonnera pas, maintenant qu'il faut les relever et tout rétablir. Les œuvres qui n'ont pas été marquées au cachet de la contradiction et de la souffrance ne sauraient lui plaire. Aussi suis-je plein d'espérance pour l'avenir. Oui, San-Pan-Kiao reprendra sa vie et une splendeur qu'il n'a jamais eue!

J'ai oublié de signaler dans la suite de la narration la conversion du chef des satellites, envoyé de Heign-Ip par le mandarin pour me conduire à Quay-yun.

LETTRE DE MGR FOUCARD, VICAIRE APOSTOLIQUE DU KOÜANG-SI.

Chang-Sé, le 11 mars 1884.

Depuis ma dernière lettre, nos maux n'ont fait que s'accroître. Malgré mes instances auprès de toutes les autorités la grave affaire de San-Pan-Kiao n'a pas été traitée. Ce défaut complet de protection a causé d'abord la ruine de notre chrétienté de Nan-Hiang. Nous avons ensuite été vilipendés plus que jamais et Chang-Sé même, notre résidence principale, a été sur le point d'être attaquée.

Voici ce qui s'est passé.

Vers la fin de janvier, plusieurs colonnes de soldats, environ 3,000 hommes, arrivaient tout à coup dans cette petite ville dont la population atteint à peine 600 âmes. On se demandait dans quel but. Nos amis nous dirent d'abord que c'était pour nous protéger.

Il était bien improbable que la Chine détachât 3,000 hommes de ses troupes du Tóng-King, en faveur de quatre pauvres missionnaires, y compris leur évêque, car nous n'étions que quatre dans un rayon de quarante lieues !

Quelques jours après, on nous notifiait que les soldats étaient arrivés précipitamment, parce que le bruit s'était répandu que les "*diabes d'étrangers*" avaient déjà pris la ville ! En réalité, on voulait monter l'opinion contre nous, afin de nous chasser du pays comme des espions.

Quelques jours après, des placards anonymes étaient affichés à notre porte et à celle des principaux prétoires ; nous y étions accusés, nous et nos chrétiens, d'être vendus à la France et de recéler des provisions d'armes pour aider nos compatriotes à s'emparer du pays.

Le premier magistrat de la ville, notre ennemi juré, prié par nous de faire disparaître ces libelles et de rassurer le peuple par une proclamation, n'en fit rien, et nous envoya dire, pour toute réponse, qu'afin de dissiper les soupçons il désirait faire une enquête dans notre domicile.

Nous acceptâmes, sans hésiter, cette mesure qu'il eût été imprudent de rejeter : et, peu après, le mandarin, suivi de sept de ses collègues et des principaux notables, commença des perquisitions vexatoires.

Après deux heures et demie, n'ayant rien trouvé de com-
promettant pour nous, ils partirent assez désappointés.
Qu'ont-ils dit à leurs administrés ? Les bruits à ce sujet sont
contradictoires ; seulement ce qu'il y a de certain, c'est que
le premier mandarin civil, ayant ainsi constaté la fausseté
des accusations qu'on avait essayé de répandre contre nous,
s'est refusé jusqu'à ce jour à en informer le peuple par la
proclamation demandée depuis si longtemps, quoiqu'il me
l'ait promise à deux reprises lors de sa visite. Bien plus, ce
qui prouve une hostilité déclarée, très inquiétante pour
l'avenir, le placard injurieux, malgré nos réclamations
incessantes, est resté affiché à la porte du prétoire, comme
s'il avait force de loi.

Sur ces entrefaites, pour avoir un secours prompt et facile,
j'ai fait demander au vice-roi de Canton une proclamation,
afin de flétrir les brigandages passés, en attendant qu'on
traite ces graves affaires, et pour rassurer le peuple sur notre
compte. Son Excellence s'est contentée de donner des ordres
à ses subalternes, qui les ont négligés comme les précédents.

Nos pauvres familles de Nan-hiang, dépouillées et sans
gîte, étaient venues se réfugier ici, au centre de la Mission ;
nous leur avons acheté des vêtements pour passer l'hiver,
et nous avons préparé les habitants d'un village ami, où
nous avons une famille chrétienne, à les bien recevoir.
Déjà on s'occupait de leur acheter des rizières, espérant que,
au mois de septembre prochain, après la récolte, ils pour-
raient se suffire. De cette façon, cette chrétienté n'était que
transportée dans un autre pays ; nous en étions, il est vrai,
pour une assez forte somme, mais un jour nous pourrions
leur céder ces champs au prix coûtant. En présence de cet
avenir, ces pauvres chrétiens paraissent joyeux ; ils étaient
allés voir le pays et les gens les plus influents : tout était à
souhait ; on s'était dit : " A bientôt. " Il ne fallait pas tar-
der en effet, si l'on voulait construire, avant les pluies, quel-
ques modestes chaumières et préparer les champs pour la
culture de l'année.

Nous en étions à ces espérances, lorsqu'un délégué du
premier magistrat vint nous demander, de la part de son
maître, dans le seul but de ne pas froisser les populations,

disait-il, de renoncer à l'évangélisation et de surséoir à tout achat d'immeubles ! Il lui fut répondu que le peuple ne nous était pas encore hostile à ce point ; que, sans doute, les soldats venus ici nous avaient beaucoup nui ; que les affiches anonymes restées intactes aux portes des mandarinats, sans en excepter le sien, bien qu'elles n'eussent pas produit tout le mal qu'on en attendait, avaient pourtant ému les populations ; on demanda de nouveau la proclamation promise, et le délégué alla rendre compte de sa mission.

Il ne fallait plus songer à établir nos malheureuses familles chrétiennes dans ce pays, l'horizon se chargeait, et nous pouvions prévoir que nous aurions déjà assez de peine pour résister à la tempête qui se préparait, sans chercher à sauver ces pauvres gens. Nous leur donnâmes de la nourriture pour quelques mois, et, les larmes aux yeux, nous nous quittâmes, en nous disant au revoir.

En même temps, on vint nous annoncer que les chefs de la garde nationale et les notables étaient convoqués par le premier magistrat, afin de s'entendre sur les moyens à prendre pour sauver le pays menacé.

Les moyens proposés furent d'abord de nous couper les vivres, en défendant de communiquer avec nous. Déjà nous savions que des affiches dans ce sens s'écrivaient actuellement au prétoire ; et depuis, la chose, qui nous paraissait douteuse d'abord, nous a été confirmée par des autorités compétentes et dignes de foi. Aussi, pensions-nous au moyen de faciliter les communications par courriers avec *Hong-Kong* ; on enverrait les orphelins dans des familles chrétiennes ; nous ferions notre cuisine avec de l'eau de notre étang, où nous pêcherions du poisson pour faire passer le riz que notre Père Procureur avait en réserve ; de cette façon nous pourrions vivre encore plusieurs mois, en attendant une solution providentielle.

Nos espérances n'ont pas été trompées. Grâce à la sainte Vierge, nous avons été sauvés. Les gens du pays qui sont pauvres, qui en somme n'ont rien à nous reprocher à nous et à nos chrétiens, ont pris le parti le plus honorable et le plus sûr ; après s'être concertés, ils ont déclaré à leur maître qu'ils n'avaient pas de raison pour nous faire de la peine.

Le mandarin leur a demandé s'ils se portaient caution de la paix; ils ont répondu affirmativement. Le mandarin, qui ne comptait pas sur un pareil résultat, les a congédiés. Seulement, depuis, quoique nous ayons les notables en notre faveur, il n'a pas voulu leur permettre de patronner le païen qui nous a vendu notre maison, et il l'a fait torturer pendant plusieurs jours. Deux autres personnes qui nous ont le plus aidés depuis douze ans, ont été obligées, pour sauver leur vie, de quitter le pays et de se cacher.

Néanmoins, après cet acte des notables en notre faveur, le mandarin n'est plus si fier; aujourd'hui même les 3,000 soldats sont presque tous partis pour le Tong-King; la garde nationale sera chargée de nous protéger, et nous ne perdrons pas au change: les soldats, en effet, sont recrutés parmi la lie de la population. Mais, je le répète, nous craignons des complications, sachant les chefs naturellement mal intentionnés. Vous pourrez en juger par une proclamation de l'un d'eux, dans laquelle, rassurant la population sur la moralité de ses volontaires, il affirmait " que le jeu leur était défendu..., etc., et qu'il livrerait à la justice du premier magistrat ceux, soldats ou autres, qui auraient des accointances avec les scélérats de chrétiens!"

Voilà où nous en sommes arrivés de notre chemin douloureux. Priez toujours, et faites prier sans cesse pour que des jours plus calmes nous soient donnés.

LETTRE DE M. LAVEST, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE
DU KOUANG-SI

Kouay-Yun, le 1er mars 1884.

La persécution envahit presque toutes les stations de mon district. L'impunité accordée aux coupables de San-Pan-Kiao, la guerre du Tong King, les levées nombreuses de soldats improvisés que la Chine fait partout, excitent encore davantage la haine naturelle de nos ennemis contre l'étranger et contre la religion.

Après San-Pan-Kiao, où leur fureur a éclaté avec plus de force, c'est la station de Mok-kan, éloignée seulement de

Kouze à treize lieues, qui a eu le plus à souffrir. Il n'y a dans cette station, ouverte depuis deux ans, que trois familles chrétiennes, mais beaucoup de catéchumènes, dont le nombre malheureusement a diminué. Les deux familles les plus maltraitées dont j'ai à vous parler ici, furent baptisées il y a deux ans, peu avant la Noël, lors de ma première visite.

Je fus obligé de faire cette cérémonie la nuit, dans des circonstances qui me rappelaient les premières persécutions de l'Eglise. Je n'avais dû la vie qu'à la population, qui, par deux fois, éteignit le feu qu'on avait allumé à ma résidence, et aussi à un secours du mandarin, moins mauvais alors, ou plutôt respectant davantage le traité passé avec la France.

Pendant une grande partie de l'année dernière, ces néophytes avaient été assez tranquilles. Les menaces qu'on proférait, les libelles qu'on placardait, sont, dans notre pays, des choses si communes qu'on n'y faisait presque pas attention. J'avais même dû acheter une maison pour servir de résidence à un Père, tant le nombre des catéchumènes augmentait. Après le pillage de San-Pan-Kiao, la rage de nos ennemis se ralluma de nouveau, et, pour avoir été comprimée quelque temps, ne devint que plus violente.

Vers la fin d'octobre, ils commencèrent à couper les rizières que je venais d'acheter et que j'avais données à cultiver aux chrétiens. Ce premier acte restant impuni malgré les lettres écrites au mandarin par le P. Chouzy, leur audace ne connut plus de bornes. Quelques jours après, ils enlevèrent la belle-sœur d'un chrétien avec son enfant, et les vendirent comme des bêtes de somme. Les efforts que nous fîmes pour les délivrer restèrent impuissants. La frayeur s'empara alors de mes néophytes et la fureur de leur persécuteurs redoubla. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'ils enlevèrent la nièce du même chrétien et l'emmenèrent avec le buffle qu'elle gardait. Cette pauvre enfant, âgée de quinze ans et régénérée de l'eau sainte du baptême depuis deux ans seulement, est bien exposée.

Ce dernier fait, exécuté impunément, répandit la consternation dans toutes les stations voisines. Malgré la persécution, je me décidai à sortir de Kouay-Yun, où je m'étais réfugié, pour visiter des écoles, dont quatre étaient voisines de Mok-

kan. Mon dessein était d'encourager les catéchumènes et les chrétiens qui venaient d'être si cruellement frappés. Parti le matin à quatre heures, j'arrivai dans la nuit au marché de Veigne-Va où était la première école. Je n'étais éloigné de Mok-kan, le théâtre des événements que d'un peu plus d'une lieue.

Je trouvai des catéchumènes délibérant avec les catéchistes pour savoir comment ils pourraient secourir efficacement leurs frères persécutés. Les maîtres d'école de cette localité étaient au nombre de quatre, tous globulés, et avaient comme tels l'autorité sur le peuple. C'est cette considération qui m'avait déterminé à me rendre chez eux.

Le lendemain de mon arrivée, les chrétiens de Mok-kan, avertis, accoururent pour me demander du secours. La démarche d'un de ces maîtres d'école, bachelier auprès des notables de Mok-kan, resta sans résultat. Ces derniers se déclarèrent impuissants. Voyant de mon côté que mes requêtes personnelles ne seraient pas écoutées, il fut décidé que les deux chefs des familles persécutées iraient eux-mêmes se plaindre au mandarin, *le père et la mère du peuple*, comme on les nomme. C'était du reste ce que demandait ce magistrat dans une réponse à nos lettres, mais perfidement comme on le verra bientôt. Les maîtres d'école firent une supplique bien en règle, qu'ils apostillèrent de leurs signatures pour lui donner plus de poids.

Ils partirent tous contents pour la Sous-Préfecture, quoique je leur exprimasse mon doute sur le succès de leur démarche. Je tenais à les prévenir de peur qu'ils ne tombassent dans le découragement. Je ne m'attendais pas pourtant à la réception qui leur fut faite. Un seul entra au prétoire. Introduit, il se met à genoux selon l'usage, et présente sa supplique. Le mandarin, après l'avoir parcourue des yeux, lui adresse la parole :

— " Pourquoi n'es-tu pas venu accuser tout de suite ? "

— " J'ai voulu chercher où l'on avait mené ma belle-sœur et son enfant, et comme je me trouvais près du missionnaire, je l'ai averti de ce qui se passait ; je suis venu aussitôt après. "

— " Qu'es-tu allé chercher auprès de ces gens-là (les missionnaires) ? Qu'on l'arrête et qu'on le jette en prison ! "

— “ J’ai un père et une mère qui ont dépassé l’un et l’autre leur 70^{me} année, une femme et des enfants ; si vous me retenez ici, ils n’auront plus aucun moyen de pourvoir à leur existence.

— “ Je ne m’occupe pas de tout cela, dit brutalement le mandarin ; qu’on l’entraîne.

— “ Mais ma famille..... ”

On ne le laisse pas achever ; deux satellites le lient et le jettent en prison.

Voici donc un homme qui, pour être chrétien, ne cesse pas d’être sujet de l’empereur de Chine, et qui, n’ayant d’autre crime que celui d’avoir été pillé et maltraité, est emprisonné, pendant que ses ennemis triomphent et se préparent à d’autres violences. Le jugement est dicté par le caprice d’un fonctionnaire ennemi de l’étranger, ennemi de notre Religion et de tous ceux qui l’embrassent. Tel est le cas qu’on fait du traité.

Malgré des lettres de protestation envoyées à ce mandarin et à son supérieur, le chrétien est retenu captif.

Celui des deux qui n’était pas entré au prétoire, apprenant comment avait été reçue leur supplique, se sauva et revint à la hâte chez lui. Il fuyait la haine d’un mandarin inique pour tomber sous les coups d’autres ennemis encore plus cruels. En effet, il était à peine arrivé près de sa maison qu’il est entouré, saisi et lié. Après avoir pris tout ce qu’ils trouvent dans sa demeure, les malfaiteurs le suspendent au plancher, et, avec des torches de résine, lui brûlent tout le corps, jusqu’à ce que, cédant à la vivacité de la douleur, il ait signé un billet de 20 ligatures de dette (environ 100 francs). Ils vont ensuite dans la maison de l’autre chrétien resté en prison, pillent tout ce qui s’y trouve, et, avant de se retirer, brisent les tuiles de la toiture.

Le chrétien, si horriblement maltraité, en profite pour s’évader et accourir près de moi à Kouay-yun. Les néophytes n’ayant plus de sûreté, même pour leur vie, vont chercher un asile auprès de leurs parents ou amis. Chassés de chez eux, sans argent et sans abri, ils se demandent à cette heure comment ils pourront pourvoir à leur subsistance. C’est vous dire que ce soit autant de gens qui me tombent

sur les bras, au moment où moi-même, dépouillé comme eux, je ne trouve pas de quoi subvenir aux besoins les plus pressants de mes œuvres établies.

Après avoir gardé ce chrétien deux ou trois jours auprès de moi, je le renvoyai dans sa famille avec quelques secours. Depuis plus de vingt jours, je ne le vois pas revenir, malgré l'ordre que je lui en avais donné. Qu'est-il arrivé? Je n'ai pu encore le savoir. Ses ennemis qui lui ont fait signer ce billet ne manqueront pas de le chercher, et s'ils peuvent le prendre, de l'obliger par de nouveaux tourments à leur livrer immédiatement les 20 ligatures.

Je reviens maintenant au chrétien retenu en prison depuis les premiers jours de décembre.

Au moment où j'y pensais le moins, je le vois arriver à Kouay-Yun. Pour manifester sa joie, il s'annonce au bruit des pétards, qu'ils brûlent, lui et son vieux père. Le P. Chouzy et moi, qui l'entendons, croyons aussitôt à quelque bonne nouvelle. Le Père venait en effet d'écrire au préfet récemment entré en charge et moins hostile que les autres. Un rayon d'espérance brilla un moment au fond de mon cœur. Hélas! il fut bientôt dissipé: ce chrétien venait de sortir de la prison où il avait tant souffert, et c'est ce qui lui donnait cette joie; mais c'était en promettant de l'argent à ses gardiens qu'il avait été élargi. Il s'est engagé à payer 8 taëls (80 francs). Où trouvera-t-il cette somme, lui qui n'a pas une sapèque? Il nous raconta lui-même l'interrogatoire rapporté plus haut et les autres détails de son séjour en prison. Il avait souffert surtout de la faim et du froid, au point que son corps était tout enflé.

Je me sens le cœur brisé de ne pouvoir protéger et secourir ces pauvres néophytes aussi efficacement que je le désirerais. Je suis à m'industrier pour trouver un moyen de pourvoir à la vie et à l'habitation de ces familles. Je ne suis pas non plus sans inquiétude pour la maison récemment achetée dans cette station, et dont je n'ai encore pu prendre possession. Je ne l'ai sauvée jusqu'à ce jour qu'en la faisant habiter par les propriétaires, cachant ainsi cet achat aux yeux du public. Cette persécution, par sa durée et sa violence, compromet beaucoup l'existence même de cette œuvre qui donnait de si belles espérances.

Après Mok-Kan, il faudrait vous dire quelques mots de Cha-Tong. Dans cette station, l'an dernier, au mois de juin, on avait mis la croix sur le seuil des quatre portes du marché, dans la persuasion que tout chrétien qui passerait dessus mourrait aussitôt : c'est là que j'ai été arrêté en octobre, pendant que le P. Pernet, saisi à San-Pan-Kiao, était lié et conduit en prison. Je viens d'apprendre que ce confrère, obligé d'aller au *Sanatorium* pour refaire sa santé, a été pris de vomissements de sang, suite des coups qu'il a reçus, et qu'il a été administré. Des nouvelles plus récentes pourtant m'annoncent qu'il est hors de danger. Pour moi, quoique j'aie été conduit honorablement à Kouay-Yun, les insultes dont j'avais été l'objet, les calomnies qu'on avait semées partout, ne pouvaient qu'exciter la population contre nous.

J'avais acheté dans le marché une magnifique maison à bon compte, maison destinée comme celle de Mok-Kan à la résidence d'un confrère. A la fin de janvier, je devais en prendre possession.

Je la faisais habiter à peine depuis quelques jours lorsqu'une bande vint l'assiéger et briser les tuiles. On montait la nuit sur le toit, et, par le moyen d'une ouverture, on pénétrait à l'intérieur. Les deux hommes qui devaient la garder, épouvantés, parlaient de l'abandonner. Je me voyais à la veille de perdre cet établissement qui, sous tous les rapports, donne pour des temps plus heureux, l'espoir d'une grande moisson. Je n'avais aucun recours à l'autorité, elle-même sourdement persécutrice. Heureusement j'avais vu les notables et j'entretenais de bons rapports avec quelques-uns d'entre eux. Je leur écrivis pour les exhorter à protéger la maison et mes gens, et leur en faire même un devoir en me fondant soit sur des ordres donnés récemment par le mandarin-préfet et exprimés dans un *Ko-chi*, soit sur leur position qui les obligeait à veiller au bon ordre et à la paix dans le pays. Ils s'y prêtèrent assez bien, et ont au moins empêché jusqu'à ce jour de plus grands dégâts.

La persécution, plus violente dans ces deux stations, existe du reste, plus ou moins, dans tout le district. Les esprits sont si exaltés, qu'il ne faut qu'une étincelle pour allumer un vaste incendie dans toute la mission du Kouang-Si.

12 mars 1884.

Un coup mortel vient de frapper mon district ; c'est la destruction complète de l'établissement de *San-Pan-Kiao*, le 7 mars.

Depuis le 5 octobre, Mgr Foucard et le P. Chouzy n'ont pu obtenir que des promesses insignifiantes, tant la mauvaise volonté et la duplicité des autorités chinoises sont grandes. Nos ennemis, voyant notre impuissance, ont relevé la tête. Ils parlaient sans cesse de revenir à *San-Pan-Kiao* renverser de fond en comble ce qui restait encore debout.

Leur dessein était aussi de porier l'épouvante parmi les chrétiens et les catéchumènes. Ces derniers, sans cesse menacés, étaient, en effet, chaque jour sur le qui-vive, et n'osaient plus dormir.

Un soir, un chrétien accourut m'annoncer que des satellites venaient m'attaquer jusque dans Kouay-Yun et piller la maison. Les gens, et surtout les enfants de l'orphelinat, se souvenant des mauvais traitements qu'ils avaient eu à endurer, furent si épouvantés que chacun prit ses dispositions pour chercher ailleurs un asile plus sûr. Quelques-uns furent emmenés par leurs parents, et j'eus de la peine à retenir les autres, qui pleuraient à chaudes larmes. Cependant des hommes que j'envoyai aux informations, revinrent me dire que le complot n'avait pas abouti par suite du nombre insuffisant d'individus. Ainsi se passa la fin de l'an dernier.

Cette année, depuis quelque temps, la confiance semblait un peu renaître ; non seulement on n'était pas venu à Kouay-Yun, mais *San-Pan-Kiao* restait toujours debout, et j'avais l'espoir d'y entrer aussitôt que la prudence me le permettrait. Bien des catéchumènes, il est vrai, avaient reculé ou se cachaient dans l'ombre, mais néanmoins le grand nombre persévérait ; les écoles s'étaient ouvertes de nouveau, et le manque de ressources seul m'empêchait d'en avoir davantage. Le démon, qui voyait cela avec rage, est venu tout à coup arrêter ce mouvement, par la destruction totale de *San-Pan-Kiao*, le cœur et la vie du district. Dans cet acte de vandalisme on verra, plus manifestement encore que l'an dernier, l'action du mandarin. Je vais laisser parler les faits.

Le 7 du mois de mars, environ à sept heures du matin, accourt le frère d'un chrétien de San-Pan-Kiao. Il entre dans ma chambre avec un visage bouleversé et me dit d'une voix étouffée :

— Père, les voleurs sont venus de nouveau pour détruire San-Pan-Kiao.

— Etaient-ils arrivés quand tu as quitté la ville ?

— Oui, aux premières lueurs du jour.

— Avaient-ils déjà fait beaucoup de mal ?

— Ils avaient déjà brisé assez de tuiles, mais des païens et chrétiens, conduits par *Fo-Saou* (chef de l'endroit), ont entouré la maison et les empêchent d'entrer. On m'envoie vous prévenir.

— Ces voleurs, d'où viennent-ils ?

De Mok-Kan : ce sont les mêmes qui autrefois ont pillé ; ils sont conduits par le même chef Ly-a-zeng.

— Combien sont-ils ?

— Ils ne sont qu'une trentaine.

— Sois tranquille, lui dis-je.

J'envoie immédiatement prévenir le mandarin et le presse de sauver les restes de San-Pan-Kiao. " Il était encore temps, ajoutai-je, d'empêcher le mal et de saisir les voleurs. "

Le mandarin répond qu'il ne sait pas si ces nouvelles sont vraies ou fausses ; qu'il va charger d'abord deux satellites de s'assurer de la chose ; à leur retour (ce qui demandait au moins cinq heures), il enverrait du secours.

Je lui fais dire de nouveau qu'il ne sera plus temps d'envoyer du secours quand tout sera détruit ; qu'il faut immédiatement dépêcher des soldats.

Il persiste dans sa première réponse. Un des employés du prétoire, le *Mouncheuong*, dit même d'un ton narquois et colère à mon messenger :

" Inutile de faire tant d'embarras ; quand même on détruirait le *tien tchu tong* (église), quelle grande affaire ! "

Je compris encore plus clairement par cette phrase qu'il n'y avait rien à obtenir. Je renvoie également le courrier venu de San-Pan-Kiao pour encourager ceux qui défendaient la maison.

Quoique sans espoir de succès, je demande à voir le man-

darin en personne. Il refuse de me recevoir en disant qu'il suffit que je lui écrive.

Je lui écris donc, pour le compromettre d'avantage, car j'étais bien sûr qu'il ne ferait rien.

Ces pourparlers avaient exigé cinq heures de temps. Environ à une heure de l'après-midi, on m'annonce qu'une vingtaine de soldats partaient pour San-Pan-Kiao. Il était bien temps ! Le mandarin savait parfaitement que tout était déjà fini et que les voleurs avaient pourvu à leur sûreté ; mais il agissait ainsi pour couvrir sa conduite et cela lui suffira pour se donner auprès de ses supérieurs comme un fonctionnaire qui a agi avec énergie.

J'ai maintenant à attirer l'attention sur les deux satellites envoyés avant les soldats, et à faire remarquer la mission dont ils avaient été chargés et dont ils s'acquittèrent fidèlement.

Ces satellites arrivent environ à dix heures. Vous croyez qu'ils vont faire prendre et poursuivre les voleurs, ce qui était facile avec le secours des gens qui gardent la maison ? Non.

— “ Ne craignez rien, crient-ils aux voleurs, pilliez et détruisez : nous verrions de mauvais œil que vous n'acheviez pas votre œuvre.”

Ces paroles, entendues des amis comme des ennemis, sont le signal du pillage et du démollissement. Il était à peu près dix heures ; découragés, nos défenseurs n'osent plus résister aux voleurs. Alors la maison se trouva entièrement abandonnée à la merci des brigands. A ces derniers, qui n'étaient qu'une trentaine au plus, se joignent bientôt les payens des villages voisins, qui se disputent à l'envi une part du butin.

Les uns emportent les tentes ou les brisent pour avoir les chevrons et les planches ; les autres arrachent les fenêtres en démollissant les murs ; ceux-ci enlèvent les portes ; d'autres dévalisent tout ce qui se trouve dans l'intérieur ; d'autres dépaient les briques ; en un mot, malgré la grandeur de la maison, qui se composait de la demeure de deux Pères avec les dépendances, de deux orphelinats et chambres pour les catéchistes et les gens de service, etc., en un clin d'œil, tout a disparu et il ne reste que les murs.

Les soldats arrivent lorsque déjà depuis longtemps tout est fini, et les voleurs en fuite. Quelques payens arrachaient les dernières briques de la cour, travail que les satellites leur laissent paisiblement continuer, pendant qu'ils se retirent eux-mêmes chez celui qui avait logé les trente voleurs et avait fourni le riz à manger ; ils s'y installent pour boire le thé à leur tour. C'est le cas de répéter. " Le voleur fait le soldat, et le soldat le voleur."

Qu'on accuse le mandarin, il parlera avec emphase des soldats envoyés, mais passera avec soin sous silence l'heure à laquelle ils sont partis et la mission qu'ils ont remplie. Il criera que le peuple ne veut pas de nous, mais il se gardera de dire que les payens eux-mêmes se sont opposés aux destructeurs qui n'étaient du reste qu'une trentaine.

San-Pan-Kiao maintenant détruit et les destructeurs triomphants, c'est, humainement parlant, la mort du district ! Les autres établissements n'auront plus aucune sûreté, et avant que cette lettre vous soit parvenue, peut-être seront-ils aussi en ruine. N'ayant plus d'espoir du côté des hommes, je me tourne entièrement vers Dieu qui saura bien, quand il le voudra, arrêter le triomphe des méchants. Je n'ai qu'à m'écrier : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut placuit Domino, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum !*

ÉCOLES DU NORD-OUEST

Lettre de Mgr H. J. Faraud, Evêque d'Anemour, à Mgr E. A. Taschereau, Arch. de Québec.

Mission de N.-D. des Victoires, Lac la Biche, 27 juin, 1884.

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

P. Q.

Monseigneur,

Depuis déjà assez longtemps Sa Grandeur, Monseigneur Taché, m'a informé qu'après les quêtes faites dans la province ecclésiastique de Québec pour les Ecoles-orphelinats du Nord Ouest, le conseil administratif, dont vous êtes le président naturel, a alloué à mon pauvre Vicariat la somme de \$1,600.

J'avais hâte d'en remercier votre Grandeur et de faire parvenir l'expression de ma vive reconnaissance à Nos Seigneurs les Evêques de la province, aux pasteurs des âmes et par eux à leurs ouailles elles-mêmes, et cependant, par suite de mes trop nombreuses occupations et de mes infirmités précoces, j'ai dû différer jusqu'à aujourd'hui. J'ose espérer quand même, votre bienveillance m'étant bien connue, que vous daignerez agréer mes tardifs remerciements.

Celui qui veille sur nous et dont nous ne sommes que les très humbles, inutiles et impuissants serviteurs, sait inspirer, en temps opportun, aux âmes religieuses, la création des œuvres nécessaires. Au moment où la nouvelle des heureux et encourageants résultats obtenus par l'œuvre des écoles du Nord-Ouest m'arrivait, je me trouvais et j'étais, depuis longtemps déjà, en face de la triste alternative ou de renoncer à des missions importantes et par suite de les livrer à l'erreur, ou de dissoudre nos écoles-orphelinats. J'avais même déjà été forcé de me soumettre à cette dernière nécessité, il y a trois ans; j'avais donné ordre aux Sœurs dirigeant l'école

de notre importante mission de la Providence de partir. Dieu permit que mes ordres arrivassent trop tard et voulut me donner le temps de prendre de nouvelles mesures pour éviter ce grand mal.

Dans mon vicariat tout est entretenu par les allocations qui nous sont faites par différentes œuvres : la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, les œuvres-apostoliques et quelques dons des amis et protecteurs. Ici le casuel est nul ; tout est dépense. Or ces dépenses sont excessives : les transports comptent pour un gros tiers, la douane prélève sur l'équipement des missions un autre tiers ; ce qui reste donc se réduit à peu de chose.

Si, comme il y a quelques années, nous étions seuls à évangéliser ces contrées sauvages, ce peu pourrait à la rigueur nous suffire. Il y a une foule de petits postes qu'il suffirait de visiter de temps en temps ; mais les ministres de l'erreur s'établissent partout ; ne pas être là c'est livrer le troupeau au loup. Il nous faut donc un double personnel et des missions à poste fixe partout, et par suite doubles dépenses.

Une œuvre est fondée exprès pour combler nos déficits, hautement appréciée et approuvée par le souverain Pontife lui-même. Cette œuvre recevant à son berceau de si grandes bénédictions ne peut que prospérer. Le courage revient à la douce clarté de l'espérance ; en avant !

Je suis, Monseigneur, de votre grandeur

le très humble et dévoué serviteur

† HENRI J. Ev. d'Anemour,
O. M. I.

Missions de l'Afrique Centrale.

Lettre de Mgr François Sogaro, Vicaire Apostolique de l'Afrique Centrale, au Rév. Père A. Bouchard, Missionnaire Apostolique.

Mon vénéré et bien-aimé confrère,

Le moment est venu où nous devons dire avec l'homme de la patience : même s'il me tuait, j'espérerai en lui : *Etiamsi occiderit me in ipso sperabo.* (JOB XIII, 15.) Le moment est venu d'imiter le grand patriarche Abraham qui, comme dit S. Paul, crut dans l'espérance contre toute espérance : *contra spem in spem credidit.* (ROM. IV, 18.) Votre chère lettre m'a trouvé les larmes aux yeux et au moment où je donnais le dernier adieu à notre station chérie de Schellal. Je me dirigeais en toute hâte à la recherche d'un abri pour nos pauvres suyards. Depuis la fête de Noël jusqu'à ce moment là, par un travail continuel de nos frères, d'une cinquantaine d'ouvriers arabes et de nos nègres, nous avons restauré l'ancienne maison des missionnaires et bâti nouvellement l'école des garçons, la maison des sœurs et des négresses. Plusieurs des principaux seigneurs d'Assouan nous avaient déjà adressé des demandes d'admission pour leurs enfants, et nous avons dû même faire une exception pour le fils du gouverneur (Mamour) qui, avant que notre école fut terminée, a désiré venir dans notre maison pour apprendre le français. Notre maison possède là un vaste terrain mais rendu infructueux faute d'eau. C'est pour cela que j'ai fait venir de Paris deux saghies en fer (la saghie est un instrument en usage en Egypte et en Afrique pour arroser le terrain). Entre temps nos nègres mariés s'occupaient à bâtir leurs propres cases et le bon Dieu répandait largement ses bénédictions sur nos pauvres noirs. Oh ! qu'il était beau de voir ces pauvres fils de la rédemption prendre part tous les jours aux prières du matin et du soir ! Qu'il était ravissant de les voir, surtout les jours de fêtes, assister à la sainte

messe, s'approcher avec recueillement des saints sacrements, écouter avec une indicible avidité la parole de Dieu. Il ne nous restait plus qu'à construire l'église et déjà tout était préparé, les pierres, le bois, le fer; une main d'œuvre seulement nous attendait. Nos yeux étaient continuellement dirigés vers le Caire pour voir si nous pouvions être assurés contre les assauts des adhérents du Madhi. Nous attendions qu'on remplirait cette solennelle promesse proclamée par tous les journaux, qu'on défendrait l'Égypte depuis Ouadi-Halfa et Korosko, lorsque tout à l'improvise vinrent retentir les menaces des insurgés, qui n'étaient plus qu'à peu de journées de nos habitations. C'est alors que j'ai cru de mon devoir d'enlever tout de suite notre station, faisant partir les uns sur un bateau à vapeur que le gouvernement mettait gratuitement à notre disposition, les autres sur un dahabia (grande barque avec des cabines capable de contenir 50 personnes); mais tous s'en allèrent sans avoir d'autre point d'appui que la divine Providence. Moi je les avais précédés d'un jour pour venir implorer au Caire la charité en faveur de ces pauvres nègres, et j'ai la consolation de vous dire, que pour la moitié de la caravane, c'est-à-dire pour 50 personnes, 2 prêtres et 2 frères, j'ai trouvé dès le premier jour un endroit où je puis les placer. C'est à Montfallut, à 10 heures de chemin de fer sud du Caire, sur une propriété de M. Halin Bey Ghali, qui appartient à une des plus anciennes et des plus nobles familles coptes d'Égypte. Pour ceux qui viennent avec le dahabia, je les ferai venir au Vieux-Caire dans la vieille église des Maronites. Notre chrétienté est donc sauvée du naufrage; mais toutefois que de travail pour subvenir à tant de besoins! Nous aurions pu, il est vrai, éviter tout cela en ne songeant qu'à nous sauver nous-mêmes et abandonner les pauvres nègres à leur triste sort. Mais, mon Dieu, avec quel courage aurait-on pu faire cela, si l'on songe que notre petite et pauvre chrétienté est le fruit de tant de sacrifices et le prix de tant de généreux athlètes éteints presque tous dans la fleur de l'âge et au milieu de privations; que cette petite chrétienté arrosée de la grâce de Dieu pourra nous donner sous peu de précieux secours pour fonder de nouvelles stations! Et après, comment le missionnaire

témoin oculaire du sort déplorable des esclaves, lui qui a consacré sa vie et juré même de verser son sang, s'il le fallait, pour rompre leur joug et briser leurs chaînes ; comment pourrait-il délaissier et exposer à retomber infailliblement dans le double esclavage de l'âme et du corps ces enfants admis déjà à participer à la liberté du Christ ? Non, son cœur, sa vocation et surtout sa foi ne le lui permettront jamais !

Après tout cela, vous voyez donc, très cher Frère, que la mission est de plus en plus éprouvée et que les besoins pécuniaires augmentent chaque jour. J'ai la pleine confiance que vous continuerez votre charitable coopération et redoublez de zèle pour ces malheureux descendants de Cham, surtout pendant le peu de temps que vous serez, je pense, encore parmi le peuple canadien, qui s'est montré toujours si généreux en faveur de notre mission. Je dis pendant le peu de temps, parce que je suis d'avis qu'il sera bien que vous veniez ici pour l'automne prochain, car c'est alors qu'aura lieu la campagne des Anglais contre les rebelles, et comme vous savez bien l'Anglais, vous pouvez être très utile. D'un autre côté, comme vous avez beaucoup souffert du froid pendant l'hiver dernier, vous pourrez le passer ici et rétablir votre santé. Cependant je me réserve de vous écrire une autre lettre dans laquelle je vous parlerai avec plus de précision sur ce sujet.

Quant à nos prisonniers, il y a environ deux mois que nous n'en savons plus rien de certain : les uns racontent qu'ils sont massacrés, les autres disent qu'ils vivent encore. J'espère cependant recevoir quelques renseignements d'une lettre que j'ai envoyée au Madhi le 1er avril ; si je reçois quelque nouvelle, je vous l'écrirai dans la suite.

Je vous présente les salutations affectueuses au nom de tous.

Votre très dévoué confrère en J.-C.,

FRANÇOIS SOGARO,
Vic. Apostolique de l'Afrique Centrale.

TERRE-SAINTE

(Annales de la Mission de N.-D. de Sion, en Terre-Sainte.)

Dans le dernier numéro des Annales de la Propagation de la Foi, nous vous faisons connaître la mort du R. P. Marie Théodore Ratisbonne, fondateur de la Congrégation de N.-D. de Sion. Aujourd'hui, nous avons la douleur de vous annoncer le décès de son digne frère, le R. P. Marie Alphonse Ratisbonne, dont la conversion extraordinaire et miraculeuse, arrivée à Rome le 20 janvier 1842, fit alors tant de bruit dans le monde. La Notice biographique suivante est empruntée aux Annales de la Mission de Notre-Dame de Sion, en Terre-Sainte.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Le Père Marie vint au monde le 1er mai 1814 à Strasbourg (1). Parmi les familles d'Israël se distinguait celle de Ratisbonne, où se transmettaient de génération en générations les vertus patriarcales de leurs ancêtres. La charité de ces riches banquiers était inépuisable envers les chrétiens et les israélites. Pour les en récompenser, Louis XVI les avait anoblis et leur avait accordé divers privilèges ; et le Roi du Ciel, ouvrant pour cette famille le trésor de ses grâces insignes, devait joindre aux biens de la terre qu'il lui avait prodigués les richesses de l'ordre surnaturel.

Nous avons vu Marie-Théodore abandonner tout jeune la maison de ses pères, sa ville natale, son brillant avenir pour se consacrer tout à Dieu. Il mourait, il y a quelques mois, après avoir voué à la charité et au salut des âmes une longue vie de 80 ans, laissant après lui prospère et pleine d'une sève divine cette famille religieuse de Sion dont il reste le Père. Il a pu la voir de ses yeux, comme un arbre aux profondes racines, étendre au loin ses rameaux ornés du plus beau feuillage et riche déjà de fruits abondants. Sa conversion avait excité la colère, les dédains de son jeune frère qui trouvait absurde, ridicule, un changement de religion en plein dix-neuvième siècle, sous le règne de la raison pure...

Menant une vie de plaisirs, s'occupant en même temps des affaires de son oncle, ce jeune israélite, beau, élégant,

(1) Nous empruntons en partie cette première page à un article de la *France illustrée*.—Signé : OSCARD HAVARD.

instruit et riche, frayait avec tous les jeunes gens des grandes familles de Strasbourg.

Fiancé à sa cousine, en attendant le moment fixé par la famille pour le mariage et afin de rétablir sa santé et surtout pour s'aider à prendre patience, il entreprit le voyage d'Orient en passant par l'Italie.

A Rome, la Providence le mit en rapport avec Monsieur de Bussièrès récemment converti au catholicisme. Ce grand chrétien se prit d'un intérêt tout particulier pour ce jeune juif si bien doué ; il le recommandait aux prières de tous ses amis et surtout de la famille de la Ferronays que 1830 avait exilée. L'ancien ministre de Charles X brûla de zèle pour cette âme, jusqu'à offrir sa vie en sacrifice pour obtenir sa conversion.

Nous ne referons pas ici l'histoire de cet événement extraordinaire et miraculeux que tout le monde a su dans le temps. Nous préférons remettre plus loin sous les yeux du lecteur, pour la garder dans ces *Annales* comme un monument en l'honneur du Père Marie, la lettre que l'illustre converti écrivit alors à M. le Curé de N.-D. des Victoires.

C'était le 20 janvier 1842, un peu après midi, dans l'Eglise de Saint-André delle Fratte, que Marie terrassait à ses pieds ce nouveau Saul, lui aussi vase d'élection destiné à porter le nom de Jésus aux enfants d'Israël.

Le 31 janvier, dans l'église du Gesù, il recevait le Baptême, faisait sa première communion et recevait l'onction sainte du Sacrement de Confirmation, au pied de l'autel de Saint-Ignace.

En se rappelant 21 ans plus tard les faits surnaturels de cette époque, M. le baron de Bussièrès disait au Père Marie :
" Au moment de votre baptême, j'ai vu des yeux de l'âme le
" Saint-Esprit descendre sur votre tête : je l'ai vu plus cer-
" tainement que si c'eût été des yeux du corps. Ne vous
" l'avais-je jamais dit ? "

Après ce grand événement, Marie-Alphonse, pour obéir à l'inspiration du ciel, s'en alla chercher la solitude d'une maison religieuse. C'est dans le silence et l'humilité d'une vie cachée pendant 10 ans et plus que Dieu voulait préparer son apôtre aux grandes œuvres qu'il avait résolu d'accomplir par lui.

Cette vocation temporaire entraînait dans les desseins admirables de la divine Providence, comme la suite l'a prouvé, et si Dieu l'avait conduit d'abord dans le désert, c'était pour l'appeler ensuite aux travaux d'une vie plus active et plus en évidence.

“ Sur un ordre du Pape sollicité par les instances du R. P. Théodore ” (1), le P. Marie dut se joindre à son frère, et se contenter désormais de vivre uni de cœur à la C^{ie} de Jésus. Les enfants d'Ignace furent toujours pour lui des frères bien-aimés, et son cœur se dilatait en les revoyant. Plusieurs pourraient dire quel accueil empressé, plein d'une fraternelle charité, ils ont reçu à Jérusalem. Et lui-même, au souvenir du passé, disait, il y a quelques mois : “ Durant toute l'Eternité, je remercierai le bon Dieu de la grâce immense qu'il m'a faite de passer onze ans de ma vie dans la C^{ie} de Jésus.”

Le P. Alphonse Ratisbonne céda donc à une volonté supérieure, mais sans reprendre sa liberté qu'il avait pour toujours consacrée à Dieu ; et c'est à son frère, le R. P. Théodore, qu'il devra désormais et rendra en effet obéissance. Malgré la charité fraternelle, l'union parfaite des cœurs, les divergences de vues, qui certes sont bien permises, les différences de nature et de caractère purent rendre parfois cette obéissance très méritoire, en exigeant des sacrifices héroïques.

Mais le P. Marie était fait pour l'héroïsme, surtout l'héroïsme dans la foi et l'obéissance.

Dès le début, il parut ce qu'il devait être toujours et ce qui fut le caractère de sa vie, l'homme de la confiance et de l'abandon à la volonté de Dieu, ne reculant devant aucun obstacle, et ne désespérant jamais du succès pour les travaux entrepris au nom de Marie.

Avant même que la Congrégation de N. D. de Sion fût assise sur ses bases solides, dignes d'un édifice majestueux qui fera à jamais la gloire des Pères Ratisbonne et des premières Mères fondatrices, le P. Marie montrait cette inébranlable confiance en la mission reçue de Dieu.

(A continuer.)

(1) Allocution du R. P. Estrade.—Oraison funèbre du R. P. Lecoutre.